

# kulturissimo

N° 152 - 10 novembre 2016

Mensuel culturel et socio-politique  
Paraît le deuxième jeudi du mois

## Livres, lectures



\* **ACCENT AIGU:**

Chroniques parisiennes. Le temps et l'espace de la littérature; Lecture. Le plaisir de lire; Reflections on/against the Present. Altair-4; Letter from England. Bookworms; In the air. History, truth and memory; Francis Kirps: „Die Klasse von 77“. Ein Punkrock-Roman. Das poetische Entstellen der Alltagspaste; Life is a pigsty. „Règne animal“ de Jean-Baptiste Del Amo; Foires du livre. Wéi bestallt an net ofgehoill

\* **THÉÂTRE:**

Perspektive(n). Refugium. „Et war nëmmen e Spill“

\* **LITTÉRATURES:**

Fables intemporelles. La Fontaine anticlérical (15); Chroniques parisiennes. Se serrer les coudes; Copulation littéraire ... avec Thérèse d'Avila et Georges Bataille;

\* **ICI ET AILLEURS:**

Der Atheist, der was vermisst. Der erste Atheist der Neuzeit; Staatenbund oder Bundesstaat Europa? Die Alleinzigkeit des Menschen; Vernichtungskrieg in Syrien. Straffreiheit für Kriegsverbrechen; Ein Versuch über Diskussionen hier und dort. Linke Götterdämmerung; Mondialisation, impérialismes et crises permanentes. La nouvelle donne internationale; Chères questions et affirmations gratuites. Blabla Fiction; Billet de Crète. Les Mémoires qui sapent la Grèce; Gramma apo tin Ellada. Abgesprungen vom Geldkarussell; Brief von Wien. Friedhöflein Kahlenbergdorf

\* **À PROPOS:**

Hausemers Kulturreisen (89) Paraguay. Land ohne Schienen

\* **RETOUR SUR IMAGE:**

Gado on Trump

Mensuel culturel et socio-politique - n° 152 -  
10 novembre 2016

### Dans cette édition:

#### La pensée du mois:

„La lecture n'est pas une activité innocente. On n'en ressort pas toujours indemne.“ (Katherine Pancol)

#### p. 2: Editorial Alvin Sold

##### Accent aigu:

page 3: Chroniques parisiennes. Le temps et l'espace de la littérature (Clotilde Escalle)

pages 4, 5: Lecture. Le plaisir de lire (Michel Decker)

page 6: Reflections on/against the Present. Altair-4 (Fabienne Collignon)

page 7: Letter from England. Bookworms (Diana White)

page 8: In the air. History, truth and memory (Ariel Wagner)

page 9: Francis Kirps: „Die Klasse von 77“. Ein Punkrock-Roman. Das poetische Entstellen der Alltagspaste (Jeff Schinker)

page 10: Life is a pigsty. „Règne animal“ de Jean-Baptiste Del Amo (Jeff Schinker)

page 11: Foires du livre. Wéi bestallt an net ofgehol (Ian De Toffoli)

##### Théâtre:

pages 12, 13: Perspektive(n). Refugium. „Et war nëmmen e Spill“ (Luc Belling)

##### Ici et ailleurs:

pages 14-16: Der Atheist, der was vermisst. Der erste Atheist der Neuzeit (Frank Bertemes)

pages 17-19: Staatenbund oder Bundesstaat Europa? Die Alleinzigkeit des Menschen (Carlo Kass)

pages 20, 21: Vernichtungskrieg in Syrien. Straffreiheit für Kriegsverbrechen (Jim Schumann)

pages 22, 23: Ein Versuch über Diskussionen hier und dort. Linke Götterdämmerung (Barbara Höfeld)

pages 24-26: Mondialisation, impérialismes et crises permanentes. La nouvelle donne internationale (Robert Mertzig)

page 27: Chères questions et affirmations gratuites. Blabla Fiction (Paul Hemmer)

page 28: Billet de Crète. Les Mémoires qui sapent la Grèce (Iraklis Galanakis)

page 29: Gramma apo tin Ellada. Abgesprungen vom Geldkarussell (Linda Graf)

page 30: Brief von Wien. Friedhöfe in Kahlenberg (Michèle Thoma)

##### A propos:

page 31: Hausemers Kulturreisen (89). Paraguay. Land ohne Schienen (Georges Hausemer)

##### Retour sur image:

page 32: Gado on Trump

##### Impressum:

Editeur: Editpress, Luxembourg S.A.

Coordination générale: Alvin Sold;

Coordination technique: Yannick Schumacher

Coordination extérieure: Ian De Toffoli, Luc Belling,

Ariel Wagner

Toute correspondance est à adresser exclusivement à

kulturissimo@editpress.lu

Supplément du Tageblatt du 10 novembre 2016

Site internet: <http://www.kulturissimo.lu>

Prochain numéro: le 8 décembre 2016 - Clôture réd.:  
20 novembre 2016

## A la recherche du temps de lire

Cette chronique s'adresse à des gens qui ont l'habitude de lire beaucoup. Quand il ont atteint un certain âge, ils partagent le même problème en regardant leur bibliothèque: impossible de les parcourir tous, ces livres achetés ça et là, à l'occasion, puis rangés „provisoirement“ à tel et tel rayon. Frustrant, navrant, angoissant même. Chaque ouvrage non lu gardera ses petits et grands secrets, je passe peut-être à côté de quelque chose d'essentiel; si je n'avais jamais été face à face avec Sartre et Camus, ma vie serait autre, et si je rate mon rendez-vous avec cent mille autres, de toutes les langues, qui ont traversé les temps et les générations ou qui quêtent l'attention aujourd'hui, je ne serai pas celui que je pourrais être.

Il faut se rendre à l'évidence que la vie est trop brève pour tout embrasser. Mais dans nos régions de la planète, elle offre à chacun la possibilité de faire librement des choix intéressants, à condition de se donner le temps nécessaire et de savoir se concentrer.

Autour de nous rôdent les voleurs de temps dont le plus dangereux, l'écran, omniprésent au travail, à la maison, en vacances, jusque dans l'intimité d'une poche ou d'un sac, mine aussi la capacité de concentration. C'est ainsi, mesuré et prouvé par des enquêtes scientifiques. Combien de fois n'entend-on pas la plainte du genre „je ne parviens plus à lire dix pages d'affilée, naguère mon rythme c'était cinq ou six bouquins par mois“?

Si vous faites cet autodiagnostic, sachez simplement que des études récentes craignent une „lente extinction du cerveau de la lecture approfondie si l'on n'apprend pas à se détourner du web“. Sans entrer dans les détails: la lecture sur écran est une incitation permanente à happer des textes et des images aussi nombreux que possible, donc forcément courts, quelques secondes suffisent généralement pour absorber le principal d'un message, mais les secondes s'additionnent en minutes et les minutes en heures ...

On a calculé que vous lirez l'Antigone de Sophocle (traduite) en une demi-heure. Il vous faudra 3 h 30 pour Le meilleur des Mondes de Huxley, 8 h 30 pour Madame Bovary de Flaubert, 2 h 30 pour Gatsby le Magnifique de Fitzgerald, 32 heures pour Guerre et Paix de Tolstoï, 60 heures pour tout le Potter de Rowling; la bible, vous la finirez en 44 heures. – J'ai fait le test: il me faut 2 minutes pour une page de Gide dans la Pléiade, et je n'ai pas osé calculer ce que cela donne pour la collection complète.

### Il en faut, des heures

Non, le livre imprimé ne mourra pas de sitôt, il reste un merveilleux et très probablement le meilleur instrument pour s'instruire et se détendre. C'est parce qu'il peut tant nous donner que nous devons lui offrir ce qu'il mérite: une large plage de temps et beaucoup, beaucoup de concentration.

Alvin Sold

Chroniques parisiennes

# Le temps et l'espace de la littérature

Clotilde Escalle

Il y a des périodes pour la littérature, des moments clés. La rentrée littéraire parisienne compte deux moments phares, octobre et janvier. Mais on vous dira aussi que tellement de gens écrivent, que les livres sortent à présent au fil de l'année. En dehors des têtes d'affiche, on peut faire paraître un livre à tout moment, puisqu'on ne l'attend pas vraiment et qu'il aura pour tâche, ce livre-là, de se faire remarquer par ses seules vertus. De toute façon le monde de l'édition souffre, la littérature également, et les livres qui se vendent ne sont pas forcément les meilleurs. Les écrivains les plus connus le sont-ils d'ailleurs pour leur œuvre ou ne s'agit-il pas la plupart du temps d'un immense malentendu? Ces questions se sont posées de tout temps. Une chose est sûre, si le cd est appelé à disparaître ainsi que le dvd, la liseuse et ses téléchargements ne détrôneront pas le livre, version papier.

C'est une bonne nouvelle pour un si bel objet. Et puis il y a les auteurs que l'on attend, que l'on suit avec plaisir. Ceux dont la respiration, le rythme de l'écriture nous hantent et nous donnent cet oxygène dont nous avons besoin. Mauvaise nouvelle pour ceux qui aiment Elfriede Jelinek, Prix Nobel de la littérature, et pas n'importe lequel, un excellent cru, celle-ci a décidé de disparaître du champ médiatique et ses livres traduits ou tout simplement publiés se font rares, car elle poste les pages de ses romans au jour le jour sur son site, en accès libre – les éditeurs n'auront qu'à aller piocher librement dans ses écrits et les traduire, le cas échéant. Quelle merveille d'engagement, dans cette époque consumériste! Seulement voilà, ses récits ne sont pas tous traduits, et pour le lecteur qui ne comprend pas l'allemand, le voici jeté dans les affres de la solitude. Car un monde sans Jelinek et sa colère salvatrice contre le monde et ses abominations – et elles se comptent par milliers – ne saurait sonner tout à fait justement.

## Exister et lire

J'ai bien sûr mon panthéon d'écrivains, ceux qui m'ont façonnée, ceux-là restent avec leur langue à mes tempes. Pour les autres, les vivants, il y en a peu qui me soulèvent et me mènent vers le large... Mais ils

existent. Je vais citer le dernier livre lu, il s'agit de poésie, du recueil de Catherine Weinzaepflen, avec Ingeborg (éditions des femmes, 2015), actuellement en lice pour le Prix Apollinaire. L'auteure a mêlé sa voix, ses poèmes, à ceux d'Ingeborg Bachmann, cette amoureuse folle éperdue de Paul Celan. Les poèmes d'Ingeborg Bachmann, qu'elle a pour certains traduits, et les siens, se mélangent, ils semblent faits du même souffle subtil, c'est dire la nécessité, l'élan et la beauté d'un tel ouvrage. Et Catherine Weinzaepflen, de la même manière, désespérée et lucide, observe et dénonce notre époque cynique – et ce désespoir, cette douleur, cette conscience éveillée au cœur de la nuit noire, tressée avec la conscience et la force des écrits d'Ingeborg Bachmann, nous guident comme un vertige, celui d'exister, d'être frères et sœurs en humanité. Il faut le lire de toute urgence.

Puis, il y a les auteurs québécois, avec cette découverte insensée d'une écriture qui file à toute vitesse dans les méandres de notre temps et qui avec désinvolture et virtuosité font un portrait au vitriol de notre société, avec cet humour si taquin parfois, qui vient nous titiller jusque dans nos miroirs, le sourire aux lèvres pour les épaves technophiles que nous sommes devenus. Il y a ainsi *La Vie littéraire*, de Mathieu Arsenault (Éditions Le Quartanier, 2014). En ce moment également, deux monuments de la littérature américaine, William Gass, pour *Le Tunnel* (Éditions Le Cherche Midi, collection Lot 49, 2014), où un professeur d'université décide, tout en se remémorant son histoire et l'histoire occidentale, de creuser un tunnel dans sa cave, à l'abri des regards de sa femme. Monument de la littérature, qui se conjugue à un autre monument, *L'Infinie Comédie*, de David Foster Wallace (Éditions de l'Olivier, 2015), qui trône sur ma table de chevet, pas encore lu celui-ci. Mais une question se pose pour ces deux livres, qui font respectivement 708 et 1483 pages: à une époque de la forme



courte, pourquoi ces deux romans, si longs, remportent-ils un tel succès, et comment trouve-t-on encore des gens assez fous pour écrire et lire de tels pavés? Là où l'on prône l'économie de moyens, le minimalisme, voilà un beau pied-de-nez à notre époque, forte de ses formatages. S'y plonger, s'y lover, relève alors d'une chute dans le temps, d'un oubli de notre contemporanéité pour gagner l'universel. Car c'est aussi par la scansion et la richesse du motif que se décline la littérature.

Dans un tout autre domaine, celui de la philosophie, hors des sentiers battus, il y a François Jullien, qui tente de faire se côtoyer la philosophie occidentale, avec son cartésianisme, et la pensée chinoise qui, elle, n'a que faire de la culpabilité judéo-chrétienne, de l'idée de Dieu, toutes ces notions qui nous enferment. Dans cette tentative de "désadhérence" à nos modes de vie, nos arguties, il faut lire l'excellent *Vivre en existant* (Bibliothèque des idées, éditions Gallimard, 2016). Une autre façon d'être au monde nous est proposée, une autre façon d'émerger, comme une mise à distance de notre vie pour mieux exister. Cette lecture fait un bien fou en cette époque centrée sur nous-mêmes, comme un incessant selfie qui exclut finalement tout du monde pour y apposer notre présence en surface, une surface glissante que l'on regarde à peine... Et si nous prenions le temps d'exister et de lire?



## Lectures

## Le plaisir de lire

Michel Decker

La façon moderne de lire se passe, surtout pour les jeunes, sur l'écran d'un téléphone dit intelligent. D'autres, l'auteur de ces lignes compris, passent des heures devant l'écran de leur ordinateur. Ces modes de lecture manquent manifestement de charme, sinon de style. C'est la raison pour laquelle nous allons nous tourner vers le mode de lecture des siècles avant le nôtre.

## Des Librairies

Nous voulons retrouver les livres, et pour commencer, également les bâtiments qui contiennent les livres, ce que les Grecs appellent bibliothèque, de biblio et thêkê, c. à d. récipient de livres dans son sens le plus large. Nous le limiterons ici aux magasins de livres, ou librairies. Quel plaisir pour l'amateur de lecture d'entrer dans une bonne librairie! On y trouve un univers, représenté par ces milliers de livres qui nous attendent. Et en même temps, cette immensité est bien ordonnée dans les étagères, jusqu'au plafond, alignée, comme des soldats, dans un ordre bien réfléchi. Un bijou des librairies européennes se trouve à Porto, au Portugal: c'est la librairie Lello. Ce temple du livre, avec sa structure intérieure en bois noble, est d'une telle beauté que les propriétaires font payer l'entrée aux nombreux touristes. Le prix de l'entrée est évidemment déduit d'un achat que l'on ferait suite à la visite. C'est une simple mesure de protection, afin de ne pas être submergé par les centaines de touristes tous les jours qui, après avoir pris leurs photos, quitteraient le noble magasin sans avoir touché aux livres.

Une maison qui attirait les amateurs du livre, sans présenter la beauté de la librairie Lello de Porto, était la librairie Eleftheroudakis à Athènes, en Grèce. La maison Eleftheroudakis a été fondée en 1898 et à la fin du 20<sup>e</sup> siècle, avait ouvert plusieurs magasins à Athènes, avec la maison principale au centre-ville, dans un immeuble à six étages sur l'avenue Panepistimiou. Si vous aviez le temps, et il fallait le prendre, vous commenciez au rez-de-chaussée par explorer les nouveautés. Vous y trouviez également les livres sur l'histoire grecque moderne, leur "Grande catastrophe" en Asie Mineure après la première guerre mondiale, la brutale occupation allemande suivie de l'atroce guerre civile pendant et après la deuxième guerre mondiale. Des drames qui sont si peu connus chez nous. Au fond de la salle, un escalier vous amenait vers la mezzanine, en longeant, de



a librairie Lello à Porto au Portugal

marche en marche, les classiques des éditions Penguin, en langue anglaise. La mezzanine offrait des livres d'art essentiellement. Ainsi, d'étage en étage, on découvrait les livres de tourisme, d'architecture, de langues étrangères et de philologie, de sciences. Les livres d'enfants et les livres scolaires permettaient de voyager dans le temps. Arrivé au dernier étage, une cafeteria vous attendait avec une vue magnifique sur Athènes, l'endroit idéal pour commencer à se lancer dans la lecture des trésors fraîchement acquis. Une autre maison, non moins connue et très ancienne (1929) du centre d'Athènes, était la librairie Kauffmann. Nettement plus petite, sur deux étages, elle avait ces vieux planchers en bois qui accompagnaient chaque pas avec leur musique. Kauffmann était le spécialiste du livre français. D'ailleurs, en passant la porte d'entrée vers le rez-de-chaussée, très étroit, on était accueilli par des publications comme Le Monde Diplomatique et les livres scolaires des éditions Nathan et autres. Que d'heures agréables passées dans ces deux maisons du livre, que ce fût en été, en échappant à la chaleur torride d'une mégapole, ou bien en hiver, en y retrouvant une douce chaleur, pas seulement humaine. Les deux librairies n'existent plus; elles étaient obligées de mettre la clef sous le paillason au cours des deux dernière

années. Il faut dire que l'on pressentait la fin depuis quelque temps déjà, notamment chez Kauffmann. Quelles en étaient les raisons? Une mauvaise gestion? La crise grecque? Ou la révolution par Amazon ou E-book? Sans doute une combinaison de ces facteurs. A noter qu'une librairie phare, très appréciée jadis par l'auteur, la librairie Antoine au centre de Beyrouth, au Liban, semble se porter très bien, malgré toutes les crises du pays, de la région et du secteur.

## Pourquoi lire?

On lit pour apprendre et pour se cultiver, pour jouir de beaux textes, parfois également pour se relaxer. En matière d'information, on lit ce dont on dispose. Ce qui veut dire que, ce dont on ne dispose pas, on ne peut le lire. On n'apprend donc pas. Cette banalité, importante quand même, saute aux yeux p. ex. en ce qui concerne l'ouragan Matthew qui le 4 octobre dernier a heurté Haïti, Cuba et la Floride. Les médias ont beaucoup parlé de Haïti, des dégâts et des victimes. Ils ont parlé de la Floride. Ils n'ont guère parlé de Cuba, situé entre Haïti et la Floride, et touché par le



La plus grande librairie d'Athènes ferme ses volets

même ouragan infernal. Et ils n'ont surtout pas dit qu'à Cuba, malgré l'impact dévastateur, il n'y a pas eu un seul mort, tandis qu'en Haïti, il y en a eu 542 et aux USA 21. L'Etat cubain a en effet des programmes de mises à l'abri des habitants devant les catastrophes naturelles. Cela ne vaudrait-il pas une information? Un vide similaire concerne des pays comme l'ex RDA, c. à d. l'Allemagne de l'Est. Il n'est pas facile d'avoir des informations, des analyses et des souvenirs bienveillants sur cette partie de l'Allemagne si l'on n'est pas abonné p. ex. à une publication qui ouvre ses pages à des intellectuels de ce qui aujourd'hui est appelé communément "Unrechtsstaat". Ces deux exemples pour illustrer que malgré des tonnes de papier à journal, notre vision du monde n'est pas nécessairement complète. Et c'est ce qui explique le recours, de plus en plus, à des sources alternatives, sur le réseau.

Par contre, si nous voulons nous renseigner sur ce qu'était la vie en France dans la deuxième moitié du 19e siècle, nous avons à notre disposition le grand Emile Zola et les vingt romans de son œuvre majeure des Rougon-Macquart. Encore faut-il disposer du temps pour lire les environ 6000 pages du maître (1). Mais cela vaut la peine, ne serait-ce que pour suivre de près le développement du monde moderne sous ses formes qui nous hantent encore de nos jours. Ainsi y trouvons-nous la naissance des très grands magasins à Paris au détriment des petites boutiques, les agissements en Bourse, institution qui ne cesse de nous inquiéter, et finalement la guerre et l'incurie des responsables dans ce grand récit de la

guerre de 1870 entre l'Allemagne, emmenée par la Prusse, et la France. Le grand Dostoïevski est une autre source d'information, et de plaisir, pour cette même période, mais du côté opposé de l'Europe.

## Abattre des avions?

En faisant un saut dans le temps vers l'antiquité, nous retrouvons le problème d'accès à la très riche littérature de cette période qui, après 2500 ans, ne cesse d'être d'actualité. Pour preuve un exemple récent: le 17 octobre dernier, la première chaîne télé allemande (ARD-WDR) a diffusé en soirée le film *Terror* et le public a été invité à s'exprimer en direct en tant que jury. De quoi s'agit-il? Le cas présenté concerne un avion de ligne avec 164 personnes à bord, kidnappé par des terroristes et qui obligent le pilote à diriger son avion sur un stade rempli avec 70 000 personnes. Un pilote de chasse a la possibilité d'arrêter l'avion kidnappé, mais n'a pas l'ordre de tirer, car la loi le défend. Le pilote prend finalement la décision personnelle d'abattre l'avion, c. à d. de sacrifier 164 vies humaines afin d'éviter une catastrophe largement plus importante. A la fin du film qui met en scène le procès du pilote, le public allemand est invité à communiquer son jugement de l'acte du pilote par téléphone : coupable ou non coupable, sachant que la constitution allemande défend une telle exécution de victimes innocentes. Près de 87% des spectateurs votent pour innocent, au grand désespoir de l'ancien ministre de l'intérieur allemand Gerhard Baum, présent sur le pla-

teau de télévision. La discussion qui suivait mettait en évidence la complexité du sujet. Et c'est ici qu'intervient l'intérêt de la lecture des classiques, grecs notamment. De l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère à *Cédipe Roi* et *Antigone* de Sophocle, ce genre de problèmes tragiques est présenté et discuté. Une étude des classiques permet donc de former des citoyens qui savent faire la différence entre, d'un côté, des sentiments de sympathie envers un jeune pilote qui a pris une décision dramatique afin de sauver des êtres humains en en sacrifiant d'autres. Et d'un autre côté, le respect d'un principe de base de cohabitation dans une société qui veut que l'on ne peut pas exécuter des êtres humains en se basant sur des raisonnements d'arithmétique, c. à d. en tuer 164 pour en sauver 70 000; ou bien en sauver 10 000, ou bien 1000, ou bien 200?! Les tragédies grecques illustrent les complexités des situations extrêmes et savent nuancer, beaucoup mieux que nous, les différents aspects de la culpabilité, comme p. ex. dans la tragédie d'*Cédipe Roi* de Sophocle.

## Homère tué?

Malheureusement pour nos jeunes générations, l'accès aux textes antiques est rendu de plus en plus difficile. En effet, l'étude des langues anciennes (latin, grec) est quasiment éliminée des cursus d'enseignement et l'histoire de la littérature n'est pas une priorité non plus. Cette tendance inquiétante a amené déjà en 1998 deux professeurs américains à tirer la sonnette d'alarme avec leur livre *Who killed Homer?*, donc: "Qui a tué Homère?". Si les chiffres des étudiants de ces matières sont dramatiquement à la baisse, cela doit bien avoir des raisons: la recherche effreignée des applications directes et utilitaires; la croyance que le progrès scientifique et technique va résoudre les problèmes majeurs de notre planète? Sans doute.

Pour ceux qui auraient malgré tout envie de se plonger dans la lecture des textes anciens, les deux professeurs, Hanson et Heath, recommandent vers la fin de leur ouvrage *Who killed Homer?*, une série de dix livres, pour lesquelles il existe de bonnes traductions en anglais, et sûrement aussi en allemand et en français. Parmi ces livres, il y a l'*Iliade* d'Homère, l'*Ajax* de Sophocle (avant *Oedipe Roi* et *Antigone*, selon les professeurs), *Les Bacchantes* d'Euripide, *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, *Lysistrata* d'Aristophane et l'*Apologie de Socrate*, par Platon. Bon courage! Et beaucoup de plaisir!

(1) Il en existe une version audio gratuite pour ceux qui passent des heures dans la voiture tous les jours: <http://www.litteratureaudio.com/livres-audio-gratuits-mp3/tag/rougon-macquart>



Reflections on/against the Present

# Altair-4

Fabienne Collignon

In Stephen King's *The Tommyknockers* (1988), a novel about an alien invasion occurring in Haven, central Maine, Hilly Brown, 10 years old, performs a magic trick with a rigged kit, the idea for which came to him out of thin, still air.

The invasion is one of ghosts, or a type of gas, perhaps escaping from the corroding hull of the crashed spaceship, turning town residents, first, into a „species of blankness“ - itself reminiscent of Ödön von Horvath's description, in *Jugend Ohne Gott* (1937), of a „Zeitalter der Fische“ - and finally, at the end of their process of „becoming“, into transparent, tentacular beings, communicating with each other speechlessly, networked, as they are, into a hive mind. Never mind, for now, that King's Gothic is defined by a monstrous femininity - the book is, in many ways, about abject, rampant fertility or over-production, which itself also relates to writing, a common concern in his work - because what brought it to mind in recent weeks was its setting in a series of unbreathable spaces.

Haven lies as if under a dome, and on the day Hilly makes his kid brother David disappear, it is hot, humid; his audience sits there, sun-stunned, before leaving early, uncaring. It is, however, Altair-4, the place where David disappears to, that I've never forgotten in the years since I first read the book - I initially kept re-reading the same one, *IT* (1986), almost compulsively - and which keeps suggesting itself now, though it has done so intermittently since the summer: storage planet, its name taken from the 1956 film *Forbidden Planet*, King describes it as a dead world, grey, weird, inimical, and almost totally airless. To only have felt the hostility of my surroundings recently itself smacks of privilege: politics as life surrounded, with reference to Stefano Harney and Fred Moten's *The Undercommons* (2013), politics as attack on the commons, politics as toxic to sociality; that, I've known all along, without - and still not - being exposed nakedly, to its work of death.

Harney and Moten talk about airlessness, too, the „dirty thinness of this atmosphere“ in which it'd be „evil and uncool to have a place in the sun“; theirs is an understanding of all politics everywhere as exclusion and „anti-politically romantic“, they write that their work is not about repair but about effecting a breakage with the world



Photo: Copyright: Fabienne Collignon

of walls, the world of objects, where there are only relations between things, because the social has congealed: it is commodities, as Marx writes, that are citizens in this world; they are the forms that keep cycling on, while living forms reify. Anti-politics, so Harney and Moten, is the desire to be in that break, as space of possibilities, and, from there, to not know what is to come, or where to go, because desire, afterwards, will, must, be different. Politics, then, as being made to disappear to Altair-4, or as the process by which to turn the whole world, here, into Altair-4, and to therefore refuse it, to refuse, even, wholly, that there might be a place in the sun, when all that we should be able to see, if we kept our eyes peeled, would be the death-patterns traced on bodies no longer occluded, but returned to us.

King's book ends with David, warm and solid, returned to Hilly, who himself wakes from a coma: most of the rest of the town is either dead or has been captured by the government, are interned in camps, environ-

ment-controlled, where they'll die: politics surrounded, still. King's ending, brothers reunited, might be sentimental, but I wonder whether we can nonetheless depart from its obvious sentimentality and normativity in order to think about the restoration of a living intimacy formed to the body of the detainee, to the body of the other. As such, the situation at the end of King's novel - whose limitations vis-à-vis otherness, of which femininity is one, are very clear - functions purely as a vehicle to think about love, for abandoned bodies, for those negated here, those that disappear here, on Altair-4. The book itself, after all, served largely as a starting point to think about atmospheric conditions, about what Michel Foucault calls biopolitics, the right to „make live and let die“, forming the basic *modus operandi* of the modern state, about the impossibility to breathe, about gagging on the rhetoric that's flung at us, about the desire to be in the world, but the inability to simply, justly, live in this one, and so to set about realizing another one.

Letter from England

# Bookworms

Diana White

Except of course for the illiterate, we all read. Instructions, information, messages, medicine labels, timetables, bank statements, bills... the list of ordinary, everyday material we have to decipher and understand is endless; another chore we must do. But how many of us read for pleasure? Not as many as you might think. In a world where technology is ever more invasive, the distractions are enormous and, apparently, winning Blighty's hearts and minds.

On the world culture index, the UK comes bottom of the list for hours spent reading per week. This shocking statistic ties in with research completed in 2013 by the UK market-research company DJS. „Book-trust“, the charity founded in 1921 by the writers Hugh Walpole and John Galsworthy, two publishers and one MP, under the rather grand name of „Society of Bookmen“, was formed to encourage children to read. As well as changing its name the charity has expanded, and now includes children's literary festivals, several literary prizes, including the „Bailey's Women's Prize for Fiction“ (originally the „Orange Prize“), the „Sunday Times Short Story Award“ and an award based on the popular children's TV programme, „Blue Peter“. To learn more about our reading habits, Book-trust commissioned DJS to research the subject and, whilst many of the conclusions were obvious, others were less so.

The DJS survey concentrated on proper books, the sort with hard covers, or at least covers, and paper pages which can be „dog-eared“ (God forbid) to mark your place. Both sexes read, they discovered (!), but especially if their parents read to them as children and if they saw their parents reading books themselves. Are you surprised? No, neither am I. They also found that women read more than men, particularly if they are in the older age group, which puts me, along with others of my gender and age, top of the reading poll. The fact women read more than men is corroborated by another recent study showing that girls veer towards English literature at university - which rather upsets the claims of those who insist the brains of men and women are the same. Of course girls are perfectly capable of being engineers, mathematicians, plumbers etc., and there are plenty of them in these professions; but we're talking averages here and the average girl is not naturally drawn to technology, while boys

overwhelmingly study IT and allied courses in higher education. Unsurprisingly, at the bottom of the readers' list, come young men with low self-esteem and a poor quality of life.

One of the survey's findings did surprise me though: the influence technology has on our reading habits – and I am not referring to Kindles or similar products. Reading books on screens you carry around is still reading, and as free downloads predominantly involve the classics, writers like Dickens and Tolstoy are being given a new lease of life. One of my daughters has whipped through several historical novels, including Dracula, and is now reading a page-turning 1903 biography of Henry VIII. And if you opt for recent fiction, the titles you can download are cheaper than buying the book from a shop; bad news for publishing but very good news for promoting literature amongst younger age groups.

No, it isn't the E-book that has changed things, it's the screen in your living-room that has charmed away the reading population and, even more so, the one disguised as a mobile phone. Entertainment is now so varied and portable, with such a huge range of film channels, hundreds of interactive games and gambling options that even mainstream television is taking a back seat with Brits. Against this plethora of eye usage, which doesn't necessarily involve much thought or movement, except from your fingers, reading books becomes a challenge fewer people want to embrace. Whether the survey took into account reading material such as glossy magazines, tabloid newspapers, cookery books and pornography, wasn't mentioned, but even if you don't consider this reading, it must unfortunately count as such. So the percentage of people actually reading literature is

possibly even smaller than was thought.

The other interesting finding was that people generally felt their lives were improved by reading books, and a quick survey of friends has confirmed this. Picking up a favourite book cheers you when life goes awry. Perhaps it's the escapism, or the need to concentrate on a proper story that takes one's mind off one's troubles. Words conjure up images and sensations, worlds of which we know nothing, the lives of people we've never heard of; and this discovery of new vistas and ideas is therapeutic. But the frightening thing the survey results hinted at is the possibility that if people don't read books, then publishers will stop producing them. Already we are seeing text-books become less relevant as on-line access to learning programmes and digitally produced information take over the role of teacher and reference book in schools and universities.

As I write this, I am surrounded by some hundreds of my books and as I look at my collection, inherited from parents, or bought from second-hand bookshops, charity shops, markets or fairs, I see more than the writers who wrote the stories or the information they contain. I see rows of colour, a feast of different shapes and sizes, the craftsmen who tooled the leather, the artists and illustrators who designed the covers and drew the pictures... the hands that held them, the people who enjoyed them. Even the smell of the paper or the typeface of another century evoke a wonderful world which cannot be replicated in any other way. Books are much more than their contents, they are social history often defining an era in a way that is unique. Whatever wisdom or enchantment lies within their covers, books are works of art. How poor the world would be without them.





In the air

# History, truth and memory

Ariel Wagner

In autumn 2015, Adam Sisman published the first biography of John le Carré. After long reflection, the author gave him cooperation and extensive access, though not wholehearted approval of the resulting book. Just over a year later, le Carré has now brought out an autobiographical memoir: „The Pigeon Tunnel“, subtitled „Stories from My Life.“ His own stories in his own words; as he says: the difference lies in nuance.

David Cornwell - John le Carré is the pen-name he assumed as a serving MI5 officer - was born on 19 October 1931, in southern England. He developed a love for German language and culture early on, and after public school, studied German literature at Berne University and Oxford. Cornwell had already been „approached“ by the British Secret Service, and after two years' teaching at Eton, he joined MI5, later transferring to MI6, working under Embassy cover in „bloody Bonn“ and Hamburg.

The author acknowledges his gratitude to the „classically educated senior officers“ of MI5 for giving him „the most rigorous instruction in prose writing that I ever received“. During his time with the Service, he wrote his first two books: „Call for the Dead“ (1961) and „A Murder of Quality“ (1962), both featuring George Smiley. His third novel was „The Spy Who Came in from the Cold“ (1963) and it spoke to the Zeitgeist. The Cold War was icy: the Berlin Wall was up and the British secret service penetrated at the highest level by Soviet „moles“, notably Kim Philby; suspicion and betrayal were in the air. With a bestseller on his hands, Cornwell left the secret life so that le Carré could write full time. 18 novels would follow.

Le Carré rejects his perceived status as an expert on spying and author of spy novels. „I was a writer who had once happened to be a spy rather than a spy who had turned to writing“. His subjects are certainly not limited to espionage: he has turned his salutary rage on a number of contemporary evils - drug cartels, Big Pharma, money-laundering, extraordinary rendition... - and through them he explores the psyche of individuals and nations. Conflicting loyalties and betrayal are major themes in his writing: who deserves my allegiance, my friend or my country? His characters often opt in extremis for their friend: Alec Leamas in „The Spy Who Came in from the Cold“, sickened by deceit, chooses to climb back

down the Wall and die beside his much-abused lover. In the end though, as le Carré also observes, „Spying and novel writing are made for each other. Both call for a ready eye for human transgression and the many routes to betrayal.“

David Cornwell had been forced as a boy to develop the watchfulness, the talent for (self)invention and the detachment common to both vocations, in order to survive a childhood dominated by Ronnie, „commander, fantasist, occasional jailbird, and my father.“ Ronnie

was always involved in some scam, was one week a millionaire, one week a bankrupt, on the run, in hiding or banged up in gaol. The family lived in constant insecurity. „Spying did not introduce me to secrecy. Evasion and deception were the necessary weapons of my childhood, (...) When the secret world came to claim me, it felt like coming home.“

His mother walked out on her husband and two sons when David was five and despite a later reconciliation, she remained a remote figure. In contrast, Ronnie would regularly come crashing into his son's life needing help or money - which Cornwell gave him, out of a complex sense of loyalty to a manipulative, infuriating father who could also inspire devotion. The longest, most moving chapter in the book, „Son of the author's father“, tells their story. The title refers to another of Ronnie's schemes: „The Spy Who Came in from the Cold“ is top of the charts; Ronnie illicitly orders 200 copies and hands them out as business cards, with the inscription: „Signed by the Author's Father“. Some books are sent on to le Carré for co-signature. And le Carré obliges with: „Signed by the Author's Father's Son“ - „with an extra large S for Son“. The father was dead when the son painted „a not very veiled portrait“ of him, in his 1986 novel „A Perfect Spy“.

„The Pigeon Tunnel“ gives us a glimpse of how le Carré works: the inspiration for his characters (Smiley was a mixture of Vivian



John le Carré

Green, his Oxford mentor, and writer and spy John Bingham; a stocky man ordering a „Large Scotch. No bloody ice.“ at London Airport sowed the seed for Leamas), and the often dangerous research he carries out in Asia, the Middle East, Africa and Central America. He absorbs atmosphere, feels his way into the local situation and interviews Russian Mafia bosses, Congolese warlords, PLO sympathisers and US „military advisers“.

David Cornwell has experienced contemporary history from within, and John le Carré offers a fresh perspective on events such as Kim Philby's defection or the mysterious death of newspaper tycoon Robert Maxwell. We are not always sure who is talking, Cornwell or le Carré; what is true, what fiction. In the preface, he warns us that „these are true stories told from memory - to which you are entitled to ask, what is truth, and what is memory to a creative writer in what we may delicately call the evening of his life?“ Ambiguity is present, fittingly perhaps, from the outset.

The title „The Pigeon Tunnel“ refers to a procedure whereby the birds are forced through tunnels in order to be shot, using their homing instincts to spring the trap. This is an early memory of Cornwell's that takes on symbolic value as the mechanism of nature and nurture that sets us on our path through life.

John le Carré's account of David Cornwell's path is totally absorbing.



**Die Klasse von 77.** Ein Punkrock-Roman - Francis Kirps

# Das poetische Entstellen der Alltagspaste

Jeff Schinker

Wir schreiben das Jahr 1976 im Luxemburger Dorf Piggeldingen. Zusammen mit seinem besten Freund Ralphy und etwas später mit Neuzugang und gelerntem Kleinkriminellen Krusti entscheidet sich der neunjährige Erzähler, eine Punkband zu gründen. Punk ist gerade der neueste Schrei aus der UK und den States; die Ramones und die Sex Pistols klingen laut, wild, rau, kompromisslos und sind mit drei Akkorden und Songs, die die Zweiminutengrenze oft nur knapp überschreiten, gerade noch unkompliziert genug, um den Viertklässlern Hoffnung zu geben, zu den luxemburgischen Epigonen der New Yorker und Londoner Vorbilder werden zu können.

Die ungestüme Energie der drei Nachwuchspunks wird aber zügig gebremst, sei es durch das langwierige Erlernen der Instrumente, die auszuhandelnden Kompromisse mit frühreifem und steinreichem Bandmanager Jean-Baptiste oder die zunehmend profit- und ruhmgerigen Machenschaften von Proberaumvermieter Kaplan „Mr. Chuck“ Müller.

Mit seiner „Klasse von 77“ entführt Francis Kirps uns schamlos in die Sphäre der Jugendliteratur, die er mit einer gutmütigen Ironie pastichiert. Es ist nicht die - teilweise gespielte, schelmische - Naivität des Erzählers, die Kirps hier aufs Korn nimmt, sondern vielmehr die Welt der Erwachsenen, in der wir zu den Büchern unserer Jugend nicht zurückkehren können. Kirps öffnet die Türen zu einer „Guilty Pleasure“, macht uns zu Nostalgikern der Kindheit, zu Zeitreisenden in eine Welt der Unschuld und hinterfragt implizit, wieso wir uns der manchmal bierernsten Belletristik verschrieben haben, wenn diese doch oft nur die monotone, fantasielose Welt der Erwachsenen kopiert. Um es mit den Worten des Erzählers zu sagen: „Ich wollte niemals erwachsen werden. Ich würde für immer ein Mensch bleiben.“

Referenzen an die zeitgenössische Popkultur sind zahlreich und ihr Entdecken und Entziffern macht so viel Spaß wie das Auffinden von Easter Eggs in Videospielen. So gibt es unter anderem eingedeutschte, textliche Cameoauftritte von The Cure und Radiohead, Bob Dylan, dessen Verse laut Erzähler im Wie-



Francis Kirps

ner Dialekt „ausdrucksstärker“ wären, sowie Lou Reed, der „bekannte New Yorker Schlagersänger“, sind neben Enid Blyton, den Drei ??? und TTKG wichtige ideologische Eckpfeiler des Romans. Alle Referenzen aufzuzählen sowie den semantischen Kontext ihres Auftretens zu verraten wäre sträflich, da ein Großteil dieser Querverweise den Charme und Humor des Romans ausmachen. So wird zum Beispiel das erste Demotape der Band von Klassenkamerad David in einem klaren Verweis auf das letzte Album der Indieband Tocotronic „Wie wir streben wollen“ getauft, wohingegen die Beschreibung von Robert Schmidt samt zerzauster Ananasfrisur und schwarzem Regenmantel genauso ausfällt, wie man es sich erwartet hatte. Die humoristische Entstellung der realen Welt kann hier sowohl als Poetik als auch als ontologische Verweigerungshaltung gehandhabt werden: Gegen das Erwachsenwerden, gegen die unausweichliche Unterwerfung einer vom Kapital regierten Welt bleibt eigentlich nur die Rückkehr in den kreativen, eigenwilligen Zufluchtsort der Kindheit, wo die Realität lediglich als Baustein einer Playmobilwelt fungiert.

Fiktionen wird hier einerseits Eskapismus angekreidet, andererseits sind es eben die spekulativen Fiktionen, die es erlauben, einen kognitiv vielfältigeren, anamorphen Blick auf unsere Realität zu werfen – so wie in der Kurzgeschichte „2017“, in welcher Klassenkameradin Elisabeth eine Welt projiziert, die unserer nicht unähnlich ist. Aus der naiven Sicht des Kindes – das denkt, Krustis Onkels wären sparsam, weil sie eine grünlich riechende Zigarette immerzu herumgehen lassen - kriegen die Mechanismen, Automatismen und Selbstverständlichkeiten der Außenwelt einen neuen, poetischen Schliff, anderswo

wirft der Erzähler ganz im Sinne der *Lettres persanes* von Montesquieu einen entstellten Blick auf die Gewohnheiten der Erwachsenenwelt, welche so als unreifer, bizarrer und kindischer als die unserer Hauptfiguren erscheint. Punk pendelt im Roman immerzu zwischen möglicher Kooptierung durch den Markt und einer Komplizenschaft mit den Abenteuerromanen der Kindheit. Weshalb der Punkrockroman eigentlich nur aus der Sicht eines Kindes erzählt werden kann: Nur so erscheint der rebellionsgeist einigermmaßen plausibel, weit entfernt der von Jean-Baptiste angestrebten Professionalisierung und Vermarktung. Denn auf das Niveau ihrer Vorbilder zu kommen würde einer Eingliederung in die Gesetze des Marktes, einem deontologischen Verrat gleichkommen. Und die Kinderperspektive allein erlaubt dieses poetische Kneten des zähen Teiges der Realität, das es dem Erzähler erlaubt, aus Hühnerknochen in der Kantine einen spektakulären paläontologischen Knochenfund – den Gigantosaurus Colossalus – zu schaffen.

Ein wenig wie in Thomas Pynchons *Vineland* wird gegen Ende des Romans ein utopischer Locus ins Leben gerufen. Was bei Pynchon die waldige Gegend von Vineland war, ist hier die Geisterstadt von Innsborn; Pynchons Familie Traverse wird abgelöst von Krustis Sippschaft, die aus einer unüberschaubaren Anzahl an verlotterten Onkels, die der Erzähler ständig mit Vogelscheuchen, Sitzbanken oder Kleiderhaufen verwechselt, besteht. Beide Gemeinschaften teilen, neben einer gewissen Faszination für bewusstseinsweiternde Substanzen, das Abschotten von den Gesetzen des Marktes: So führt Onkel Sponti Buch über die Tierwelt der Unkensümpfe Innsborns, die er sowohl von der Taxonomiewut der Wissenschaftler als der auflauernden Gier der Bauunternehmer schützen möchte.

Dass der Roman manchmal überspitzt ist, einige Szenen etwas zu chaotisch ausgefallen sind und manche Gags entweder nicht ganz zünden oder ihre (gewollte) Wiederholungsrate rhythmische Schwächen aufweist fällt da nicht weiter ins Gesicht und trägt im Gegensatz noch mehr zum anarchischen DIY-Spirit des Buches bei. Denn wo im Punk Schnelligkeit und Krach die Rebellion ausdrücken, ist Kirps beste Waffe gegen den Verlust der Ideale sein verschrobener Humor.

Livres

# Life is a pigsty

Jeff Schinker

La cause animale est à la mode. Même la France qui, selon Peter Singer, auteur de *Animal Liberation* – sorte d'Évangile des végétaliens de ce monde – était longtemps le pays européen le plus réticent à s'intéresser à la maltraitance industrialisée des animaux, vient de reconnaître que le sujet est d'actualité : en témoignent une couverture récente dans *Libération*, un article collectif dans *Le Monde* signé notamment par notre chère Amélie Nothomb ainsi que les ouvrages de vulgarisation d'Aymeric Caron.

. La fiction française contemporaine n'est pas en reste : si Vincent Message imagine, dans *Défaite des maîtres et des possesseurs*, un monde où une nouvelle espèce a mis fin à la domination des hommes en traitant les hominidés de la même façon dont nous traitons les animaux, la tendance à attirer notre attention sur le triste sort des animaux d'élevage atteint son apogée avec le nouveau roman de Jean-Baptiste Del Amo, qui milite lui-même pour la cause animale. Règne animal entreprend, comme la quatrième de couverture l'annonce pourtant fallacieusement, de retracer, du début à la fin du vingtième siècle, „l'histoire d'une exploitation familiale vouée à devenir un élevage porcin“. Je dis fallacieusement car le roman ne s'arrête véritablement que sur deux périodes du vingtième siècle : dans les deux premières parties du roman, nous assistons à l'histoire rurale d'une famille paysanne vivant un quotidien de misère financière, sexuelle et empathique, quotidien interrompu quand le cousin Marcel est enrôlé comme soldat dans la Grande Guerre, d'où il reviendra taciturne et grossièrement défiguré. Le roman fait ensuite un saut chronologique d'une soixantaine d'années pour montrer comment la ferme familiale s'est transformée en lieu d'élevage industriel où les porcs, enfermés dans des stalles minuscules, sont englués dans leurs propres défécations et traités avec cruauté.

D'aucuns diront que la langue qu'emploie Del Amo dans son roman est lourde, vieillotte, archaïque. Je dirais qu'elle est tout cela à la fois, mais qu'il fallait un tel langage, ciselé, précis, âpre, rugueux et râpé pour épouser son sujet. Les phrases de Del Amo sont impeccablement construites, décrivent leurs sujets – animaliers et humains – avec une précision hyperréaliste, donnent au roman un rendu visuel presque cinématographique. Là réside une des for-

ces du roman : l'auteur, convoquant les fantômes d'un Émile Zola, dissèque son sujet comme ses personnages dissèquent, matraquent, massacrent et égorgent toutes sortes d'animaux. Car c'est grâce à ces syntaxes majestueuses, ces constructions alambiquées qu'il peint, dans les deux premières parties, la proximité, la vie commune des hommes et des animaux -

symbolisée par ce crapaud qui s'est immiscé dans la fosse creusée pour y descendre la bière où commence à se décomposer le père d'Éléonore et qui empêche que l'enterrement se poursuive, les villageois arguant qu'on ne peut quand même pas l'enterrer avec le défunt. Là, Del Amo nous rappelle, sans lourdeurs théoriques, que l'homme, quelque drapé de culture et de civilisation qu'il soit, ne reste, avec ses pulsions, sa violence atavique, ses instincts, qu'un animal (Michael Stipe le chantait déjà, avec ses regrets REM, il y a une décennie de cela). Et fort probablement le plus cruel que la nature ait connu. Dans de tels moments, le roman illustre la thèse de l'antispécisme – aucune espèce ne prévaut sur l'autre – et, de façon plus importante, brosse une autre histoire du vingtième siècle et, avec elle, une autre histoire de l'oubli. Car si nous rappelons sans cesse – et avec justesse – les horreurs des conflits mondiaux et des génocides du dernier siècle, il est un autre enfouissement que nous tendons à négliger et qui est fort probablement à l'origine du détachement avec lequel nous mangeons de la viande industrielle bourrée d'antibiotiques en provenance d'élevages où les animaux sont traités dans les pires des conditions tout en caressant distraitemment le pelage de notre chien que nous venons d'amener chez le vétérinaire. C'est la distanciation avec le „règne animal“, la mise à l'écart de la proximité que nous entretenons avec lui, c'est cet oubli qui est à l'origine de notre acception aveugle de leur sort. Dans ce sens, Del Amo livre ici un formidable travail de mémoire.

Mais c'est dans le naturalisme onéreux du roman que réside aussi sa principale faiblesse. Car, excusez le jeu de mot facile dans ce contexte, par moments, on s'en-



Jean-Baptiste Del Amo

© MaxPPP

nuie ferme. L'évolution narrative n'est non seulement d'une lenteur parfois exaspérante, elle est aussi convenue et prévisible. Pis, Del Amo, en exhumant le cadavre du naturalisme – et avec lui son lot de jus bruns cadavériques et de détails macabres relatifs à l'abattage d'animaux et la mort et décomposition consécutive d'hommes – se retrouve avec un roman engagé sur ses bras. Et resurgissent, avec cette littérature engagée, pour le retour de laquelle Del Amo a troqué le sort des ouvriers contre celui des animaux, toute une ribambelle de lourdeurs symboliques. Ainsi, les éleveurs porcins souffrent-ils de toutes sortes de troubles : Catherine est dépressive, Serge picole pendant le travail et Jérôme, jeune enfant qui court à la découverte de la faune et de la flore, seul rescapé du vieux monde donc, est qualifié par les autres d'idiot. Les abattoirs industriels sont préfigurés par la Grande Guerre, au cours de laquelle les animaux des fermes sont déportés de force pour ravitailler les soldats au front, Del Amo se livrant à une scène de dépeçage de chair qui annonce déjà le grand revirement de l'approvisionnement nutritif que figurent l'élevage et l'abattage à la chaîne. Enfin, la dernière partie ne connaît d'autres métaphores que porcines et reprend incessamment des faits relatifs à l'élevage industriel tout droit venus de *Eating Animals* de Jonathan Safran Foer. C'est dans de tels moments que le roman se prend les pieds dans sa propre ambition : au cours de la deuxième partie, le travail stylistique est négligé en faveur d'un ton moralisateur gênant, faisant s'effriter la langue comme se détériore, peu à peu, la porcherie familiale.

*Règne animal*

Jean-Baptiste Del Amo

Gallimard, septembre 2016



Foire du livre

# Wéi bestallt an net ofgehall

Ian De Toffoli

L'annonce récemment fait de Guy Arendt, secrétaire d'Etat à la Culture, sur une éventuelle présence du Luxembourg à la Foire du livre de Francfort, en 2018, n'est pas tombé sur des oreilles sourdes. La presse l'a rapidement répandue, les mails ont fusé, on aurait dit que quelqu'un avait jeté une grosse pierre dans un nid d'abeilles ou, pire encore, aux pieds de l'engeance sortie toute armée et casquée de la terre semée des dents du dragon par Jason ou Cadmos ou que sais-je.

Régulièrement, on lit en bas de petits articles, rédigés à la va-vite, sur la Foire de Francfort, ou le Salon du livre de Paris – en septembre dernier ce fut le cas pour Le Livre sur la Place de Nancy – que le Luxembourg n'y est pas. Régulièrement, il s'agit là d'une erreur, car même si le Luxembourg, en tant que pays, ou en tant que fédération des éditeurs luxembourgeois, n'y est pas, certaines petites maisons d'édition ou certains auteurs y vont quand même, seuls, pour une lecture, ou avec leur petit stand fait d'une planche et de deux trépieds, et quelques sous du ministère de la Culture qu'ils sont allé quémander. Mais là n'est pas le problème.

Régulièrement, cette remarque, cette simple ligne (parfois, on en fait un intertitre), par exemple „Die Frankfurter Buchmesse ohne Luxemburg“, ou bien „Le livre luxembourgeois n'est pas dans la place“ (bon, je l'ai inventée, celle-là, mais c'était un peu dans ce genre, sur la page internet du plus grand quotidien du pays) suffit à provoquer une certaine indignation auprès de gens, lecteurs, acteurs culturels, sympathisants littéraires, qui se sentent, d'une façon ou d'une autre, lésés. Et on les comprend un peu, nous savons tous qu'en matière d'exportation, la littérature luxembourgeoise a du mal à se faire connaître.

Alors que ce n'est pas une question de qualité, je pense que nous sommes tous d'accord – hormis quelques râleurs – qu'il y a, dans ce pays, un certain nombre d'écrivains, toutes proportions gardées, bien sûr, qui n'ont rien à envier à leurs collègues allemands ou français. Mais c'est un fait que, pour devenir un tant soit peu connu au niveau international, un écrivain luxembourgeois doit publier à l'étranger. Non pas parce que, comme le dit la formule dont on abuse au Luxembourg depuis des décennies, „du bass réischt een wanns de et am Ausland gepackt hues“, mais parce que les

maisons d'édition luxembourgeoises ont du mal à être intégrés dans les réseaux sacrosaints de la distribution, de la diffusion, de publicité, etc., qui font qu'un livre tourne, qu'un livre soit connu, qu'on en parle, qu'on le traduise.

Donc non, le stand luxembourgeois à Francfort, si c'est pour révéler la shortlist du Buchpräis, même en présence d'un ministre luxembourgeois, comme cela a été fait une des dernières fois, ça ne sert franchement pas à grand-chose. Voire même, pour le dire de façon un peu populiste, c'est du gaspillage de l'argent du contribuable. Francfort est une foire où l'on ne vend rien, c'est une foire qui sert à faire des rencontres, c'est une foire, avant tout, pour les professionnels, les journalistes, les agents, les éditeurs, les tables-rondes, parfois un peu pour les auteurs, mais alors plutôt les grands noms, évidemment. Sinon, on s'y retrouve, comme on dit, „wéi bestallt an net

ofgehall.“ Donc, autant dire, si l'on ne va pas à Francfort avec un plan en tête, une stratégie, un agenda rempli de rendez-vous avec des traducteurs ou des diffuseurs ou des agents, autant ne pas y aller, ou alors y aller pour le plaisir de quelques lectures ou débats. Parce que „dobäi sinn ass an deem Fall net alles.“

Et donc, si ce plan de développement culturel dont on aime tant parler, ces derniers temps, doit provoquer une chose, c'est une meilleure préparation pour des événements comme les grandes foires internationales. Ce qu'il faudrait, par exemple (et la liste n'est pas exhaustive):

- du matériel de promotion. Malgré les recommandations du Conseil national du livre, il n'existe toujours pas de catalogue des plus intéressantes œuvres littéraires (que ce soit au niveau de leur qualité littéraire ou du nombre d'exemplaires vendus) des 35 dernières années, depuis Hannert dem Atlantik de Guy Rewenig, à l'Architecture des temps instables de Jean Portante, où au dernier recueil de Nora Wagoner, Larven. Quelque chose qu'on puisse distribuer, qui puisse attirer les curieux (le design du stand y joue un rôle également), qui puisse titiller la curiosité d'éditeurs étrangers, de traducteurs (je me répète), d'agents. Ces derniers ont toujours besoin de sang frais. Il y a de la place pour les écrivains luxembourgeois dans le monde. De quelque langue que ce soit. Ce serait déjà un bon début.

- une structure – Art Council ou bureau d'exportation, voire même une simple Fédération des éditeurs, représentative, cette fois-ci, sinon les choses se compliquent très rapidement, on l'a vu il y a quelques années, le mieux serait en fait une structure qui serait un peu tout cela à la fois – dont la charge serait d'assurer ce networking, parce qu'aucun des éditeurs luxembourgeois, vu leur taille, n'est capable de faire ce travail seul.

- il semble qu'à moyen et long terme, un changement de mentalité quant à la chose littéraire autochtone pourrait ne pas être malvenu, à la fois du côté officiel (ce n'est pas qu'il n'y a pas de moyens, mais quelqu'un doit s'exécuter), de certains médias (qui préfèrent parler de l'absence du Luxembourg à telle ou telle foire que de savoir ce qu'est vraiment la littérature luxembourgeoise contemporaine, avec ses forces et faiblesses), voire même de certains acteurs du milieu même, qui passent leur temps à se chamailler et à se suggérer à qui mieux mieux comment faire leur travail, au lieu de tout simplement le faire...

Du pain sur la planche, donc...



© Pitt Simon

Perspektive(n)

# Refugium: „Et war nëmmen e Spill“

**Luc Belling**

Als im Sommer zum Abschluss der Theatersaison 2015/16 ein kurzer Teaser von „Refugium“ im Kasemattentheater vorgetragen wurde, wusste das Publikum danach nicht so recht, was genau es gerade erlebt hatte; die Schauspieler selbst waren höchstwahrscheinlich damals in ihren Gedankengängen auch noch nicht viel weiter.

Man konnte jedoch schon mit ziemlicher Sicherheit davon ausgehen, dass die Pläne von Ian De Toffoli, Luc Schiltz und Pitt Simon etwas Innovatives und Unkonventionelles gegenüber der doch oftmals braven und etwas bieder erscheinenden Theaterlandschaft des Großherzogtums liefern würden. Schon allein die Idee einer kurzen Teaser-Vorstellung, bei der bereits erstes Feedback gesammelt wurde, das in den Arbeitsprozess des Schreibens mit eingebaut werden konnte, war ungewöhnlich und erfrischend modern (für Luxemburger Verhältnisse!). Dass das Trio nicht unbedingt den kulturellen Mainstream-Strömungen folgt, ist vor allem durch ihren gemeinsamen Verlag „Hydre“ bekannt, der sich inhaltlich auf die Auswahl qualitativ hochwertiger und oftmals komplexer Kurzgeschichten und Theaterstücke spezialisiert hat - eine angenehme Abwechslung in der luxemburgischen Literaturlandschaft, die sich grösstenteils aus einer nicht mehr überschaubaren Masse an Kinderbüchern, penetrant die Bestseller-Listen besetzenden Kochbüchern und mittelmäßigen Kri-

miromanen, wo immer irgend jemand an einem der luxemburgischen Fluss ermordet wird, zusammensetzt.

Qualitativ wurde demnach auf ein ansehnliches Theaterstück gehofft, auch wenn hinter dem Konzept einige Fragezeichen standen: Der Text, an dem neben Schriftsteller De Toffoli auch die Schauspieler Schiltz und Simon mitschrieben, entstand in einer „work-in-progress“-Manier im Theater, dem Schauplatz der Geschichte. Und um zudem ein größtmögliches Publikum anzusprechen, wurde „Refugium“ in den drei Amtssprachen Luxemburgs aufgeführt, einfach „weil die Drei es können“ (Zitat von Luc Schiltz im RTL Radio-Interview vom 14/10/2016). Perspektive(n) hat das Stück auf Luxemburgisch gesehen.

## Ausgangssituation und Story

„Refugium“ (vom lat. „refugere“) befasst sich mit dem hoffnungslosen und angst erfüllten Alltag von zwei Überlebenden, die nach einer nicht näher erläuterten, aber wahrscheinlich durch Menschenhand verursachten Katastrophe Rückzug in einem verwahrlosten Theater gefunden haben. Das dystopische, post-apokalyptische Szenario bietet den äußeren Rahmen einer Odyssee aus Depression, Resignation, Hoffnung und Wut, an der die beiden Protagonisten das Publikum in der knapp 60-minütigen Vorstellung teilnehmen lassen:

Die Flucht vor der physischen Realität wird zu einer schonungslosen Konfrontation und Abrechnung mit der gesellschaftlich-sozialen Wirklichkeit, die uns umgibt und nach und nach vergiftet hat.

Die Zerstörung der Außenwelt und die Ungewissheit, was außerhalb der schützenden Mauern des Theaters auf die beiden wartet, und ob Rettung naht, veranlasst die beiden dazu, sich nicht nur die Tage und Nächte in ihrem Rückzugsort zu teilen, sondern dem Gegenüber immer mehr Einblick in die eigene seelische Verfassung zu gewähren. Offenbart werden übermäßige Gesprächigkeit, Weitschweifigkeit der Gedanken, zunehmender Realitätsverlust und Größenwahn, da die Hoffnungslosigkeit auf Besserung, die schwindenden Essensreserven und die fehlende Wasser- und Stromversorgung an der Physis und der Psyche der beiden Exilanten nagen. Dem Publikum wird dabei vorenthalten, wie lange ihre Zweckgemeinschaft schon andauert, aber der Grad des Wahns, der sich progressiv in unkontrollierten Aktionen und Gesprächen manifestiert, lässt darauf schließen, dass die beiden Männer bereits längere Zeit verharren. „Refugium“ lässt den Zuschauer an den unterschiedlichen Wahrnehmungs- und Lebensbereichen einer ausgeprägten Manie teilnehmen; weit entfernt von einer gesellschaftlichen Mitte, die nicht mehr existiert und dadurch keinen Referenzpunkt mehr darstellt, alternieren die Akteure sinusförmig zwischen heiter-fröhlich und hoffnungslos depressiv.

Das beständig wechselnde Sozialverhalten leitet das Publikum von Slapstick-Einlagen, die Hoffnung suggerieren, zu düsteren Untergangsstimmungen, die einen nachdenklich machen, mit den Protagonisten auf der Bühne mitleiden lassen und zu Reflexionen nach dem „Was wäre wenn?“, „Was hätte ich anders machen können?“, „Wie wird es weiter gehen?“ führen. Die einzelnen Etappen ihres Seelenstriptease, der stets zwischen Wahrheit und Illusion, Fiktion und Wirklichkeit, Kummer und Zuversicht pendelt, lassen die Zuschauer stets an Neuem und Unvorhersehbarem teilnehmen und die Logorrhoe der beiden Protagonisten trägt die Geschichte mit überwiegend gelungenen Textpassagen und einer guten Balance zwischen Dialogen und Monologen souverän zu Ende.

„Refugium“ zeichnet auf den ersten Blick ein eher unrealistisch wirkendes Zukunftsszenario, legt jedoch eindrucksvoll den Finger in die Wunde der momentan gereizten politischen und gesellschaftlichen Unruhen, die immer weiter zu einer Spaltung





der Länder, Ethnien und Bevölkerungsschichten führen und die ein immer weiter ausgeprägtes national(sozial)istisches Denken hervorrufen. Die nonchalante Verdrängung der gereizten und gefährlichen Situation in der sich unsere Gesellschaft momentan befindet, wird im Stück sowohl auf dem Niveau der Politik als auch auf dem Niveau der Bevölkerung eindrucksvoll untermauert, wofür exemplarisch zwei kurze Szenen erklärt werden: In einem Ambiente zwischen kindlichem Spiel und zunehmendem Realitätsverlust hält Simon, mit Perücke und Clownsnase ausgestattet, eine Rede an das fiktive, zuhörende Volk, die an Propagandareden eines der vielen Demagogen, von denen das letzte Jahrhundert geprägt wurde, erinnert, aber zugleich auch aktuellen Charakter besitzt. Die Rede untermauert eine momentan vorherrschende, populistisch ausgerichtete Politik, wie sie von den Trumps, Le Pens, Orbáns usw. vorgelebt wird. In „Refugium“ wird der Gedanke von bevorstehenden politischen Wahlen weitergeführt und der Frage nachgegangen, was eigentlich passieren würde, wenn diese Politiker die Entscheidungsgewalten bekommen würden. Der Ausgang ist evident: das Ende der Menschheit, wie wir sie jetzt kennen! Was bleibt ist sich beim Volk für die Taten zu rechtfertigen, aber darauf hinzuweisen, dass man eine Verbesserung wenigstens versucht hat („Deen näischt mécht, deen näischt brécht“).

Der Kritik an den beunruhigenden Politikströmen folgt im Spiel der beiden gekonnt eine Szene, die gleichermaßen die beängstigende gutbürgerliche Gleichgültigkeit und Überdrüssigkeit unserer heutigen Gesellschaft anprangert. So lange es jedem Einzelnen gut geht, sind die Probleme der anderen doch nicht so wichtig! Als Probleme werden Touristen im All-Inclusive-Hotel dargestellt, die die Teller beim Büffet überfüllen und die Liegestühle mit ihren Badetüchern besetzen. Komplikationen, die unseren Alltag erfüllen und doch so lächerlich erscheinen.

## Konzeptualisierung von „Refugium“

Die schwankenden Gefühlslagen der Protagonisten spiegeln sich nicht nur im exzellenten Spiel der Schauspieler und den gelungenen Texten wider, sondern einem avantgardistischen Ansatz gemäß wird harmonisierend mit dem Bühnenlicht, musikalischen Elementen und dem Theater als „mise en abyme“ gearbeitet. Hierdurch entsteht weniger der Eindruck, ein Theaterstück zu sehen als vielmehr einen Film live mitzuerleben, so dass sich „Refugium“ als



Mischung aus „I am Legend“, „Shining“ und „Twin Peaks“ anfühlt.

Im Sinne von Magrittes „Ceci n'est pas une pipe“ werden die Zuschauer im Verlauf der Geschichte immer unsicherer, ob sie in ihrer Funktion als Publikum ein Stück auf der Bühne mitverfolgen oder ob sie Teil des Ensembles sind, gefangen im Theater. Diese Ambiguität wird unterstützt, indem die Schauspieler regelmäßig das gesamte Theater als Bewegungsplattform benutzen und durch das Publikum laufen, und indem Simon durch seine direkte Ansprache an das Publikum die vierte Dimension bricht. Auch wenn Schiltz ihm versichert, dass er nur halluziniert, fühlt sich Simon in seinem Bestreben bestätigt, da (in unserem Fall) das Publikum auf die Animation einging und aktiv eine Sprechrolle im Stück übernahm. Die Zuschauer tauchen somit selbst ein in ein Gewirr von Innen- und Außenperspektive und erleben somit hautnah die zerrüttete Realitätswahrnehmung.

Im Kontext des Theaters als Schauplatz des Stücks spielen auch die Requisiten sowie die Sound- und Lichtanlagen eine tragende Rolle bei der Entwicklung der Geschichte. Das metaphorische Thema „Licht und Schatten“, das die Schauspieler in ihren Emotionen ausdrücken, wird auf symbolische Weise mit dem Einsatz von Strom gekoppelt. Bei kurzzeitigem Wiedergewinn von Elektrizität profitiert Simons Charakter in bester ‚Homer Simpson‘-Manier davon, Gott zu spielen und zwischen Nacht und Tag hin und her zu wechseln. Die Lichtelemente triggern zudem die unterhaltsamen und komödiantischen Abschnitte des Stücks, wogegen die düsteren Elemente der Geschichte in fast kompletter Dunkelheit vorgetragen werden.

Als letztes tragendes Element soll die musikalische Unterlegung, ein melodisches

Kuriositätenkabinett sondergleichen, hervorgehoben werden. Der Benny Hill-Soundtrack und der Einsatz von Lachern aus der Konserve und Applaus vom Band werden abgelöst von Stromaes „Alors on danse“ und dem melancholisch beruhigenden „Mountains made of steam“ (Silver Mount Zion), bis hin zum atmosphärischen Höhepunkt als Schiltz und Simon Leonard Cohens „The Partisan“ singen.

Insgesamt ist das Stück erfrischend anders? wenn man sich als Zuschauer darauf einlassen möchte und nicht wieder ein belangloses 08/15-Stück sehen möchte?, obwohl die Licht- und Soundelemente teilweise das Gefühl von Effekthascherei vermitteln, wo sich die beiden Schauspieler leider ein wenig in infantilem Humor und Klamauk verlieren, was dem Gesamtbild jedoch nur kurzweilig eine störende Beinote verleiht. Besonders die düsteren, seelenzerreissenden Dialoge und Monologe rund um existentielle Ängste und Nöte spielen Luc Schiltz und Pitt Simon perfekt in die Karten und tragen ganz klar die Handschrift De Toffolis. Simon, der als melancholisches Wohlfühlbärchen schon optisch eine Mischung aus Endzeitüberlebendem und Couch-Potato darstellt, fühlt sich in den düsteren, schwerwiegenden Texten sehr wohl. Und Schiltz, der nach seinem rasanten Aufstieg durch den Luxemburger Filmpreis als bester Schauspieler in aller Munde ist, beweist, dass er wirklich so gut spielen kann wie der Preis es suggeriert. Die Theaterbühne bietet ihm die Möglichkeit sich zu entfalten, die Texte besitzen durchgehend eine Tiefe, an die das Skript von „Eng nei Zäit“ in keinsten Weise heranragt.

„Refugium“ konnte bis auf die genannten Kleinigkeiten auf angenehme Art und Weise überzeugen und die Theatersaison 2016/17 somit durch ein (unerwartetes) Highlight erweitern.

Der Atheist, der was vermisst...

# Der erste Atheist der Neuzeit

Frank Bertemes

„(...) ich glaube an keinen Gott, halte auch nichts von eurer Bibel, sage auch, dass man Priester und Obrigkeit aus der Welt jagen soll, weil man ohne dieselben doch wohl leben kann.“ (Zitat Mathias Knutzen, Theologe, Atheist, Religionskritiker, der um die Mitte des 17. Jahrhunderts der uns christlich aufgezwungenen Zeitrechnung des gregorianischen Kalenders lebte).

Und das kann man durchaus. Sehr wohl ohne Gott und Gottesdiener leben. Die man beide – das Fabelwesen und sein irdisches, opportunistisches Bodenpersonal – am besten zum Teufel jagen sollte. Um es klar und deutlich zu sagen.

Ohne Gott und ohne Bibel leben. Das, wie wir religionsresistenten Atheisten oder Agnostiker bestens wissen, eben durchaus möglich ist. Einfach problemlos und ethisch anständig ohne religiöse Verdummung und Bevormundung leben können. Religionsfrei! Wie jedes andere Lebewesen auf dieser Erde. Die immerhin und ohne menschliche Denkfähigkeit auch von keinem göttlichen Hirngespinnst, von keinem Schöpfergott, manipuliert oder verdummt werden können. Wir Gottlosen, die wir denjenigen ein Dorn im Auge waren, sind und bleiben, die ihre Glaubensbekenntnisse diverser, diffusster und idiotischer Art mittels ihrer Kirchen und deren Einflüsse und gesellschaftlichen Manipulationen im Laufe der Geschichte zur Staatsinstitution auf unser aller Kosten und mit allen Konsequenzen hochspielen konnten – und auch völlig unbehelligt tun durften. Egal, mit welchen legalen und illegalen Mitteln auch immer, unglaublich! Und das in Mariens beschaulichem Ländle vielleicht besonders „intensiv“! Mit klarem Menschenverstand eigentlich nicht zu fassen! Gottesdiener, die ihr pur privates Gottesbekenntnis, trotz heftigen Gegenwindes, der ihnen mitten ins pfäffische Gesicht bläst, auch weiterhin, so als ob rein gar nichts passiert wäre, immer noch zur Staatsdoktrin, der katholisch „allesumfassenden“, erheben wollen, ja diese darüber hinaus auch noch verfassungsmäßig, also mit ihrem „GOTT“ im Text unserer Konstitution – der heuer heftig debattierten – zu verankern beabsichtigen. Neben dem Fabelwesen „Gott“, müsste man dann wohl auch noch „Allah“ und „Jahwe“ verfassungstextlich erwähnen. Ach, gibt es vielleicht sonst noch wen? Wessen religiösen Interessen mit entsprechenden „Gottheiten“ gilt es sonst verfas-

sungstechnisch zu beachten, um unsere multikulturelle Gesellschaft insgesamt zu befriedigen und um ja nicht (rein textlich betrachtet) irgendwo oder bei irgendeiner sogenannten „Glaubensgemeinschaft“ oder sonst irgendeiner staatlich tolerierten Sekte (man nehme nur diese katholischen Charismatiker) anzuecken? Ach ja, da gibt es doch noch Jehova und dessen Zeugen, doch das ist nur eine rein terminologische Diskussion. Lassen wir das... Bleiben wir also der Einfachheit halber bei der Bezeichnung „Gott“. In der Verfassung unseres Marienlandes, ein Horror! Doch die Überlegung gewisser Kreise ist simpel: Wir wollen (bekanntlich) bleiben, was und wer wir sind. Diener Gottes. Ein Volk als Diener der Una Sancta Catholica, Filiale Marienland. Selbstredend und quasi von Amts wegen von ihrem politischen Arm, der CSV, assistiert. Was bitte sehr, und die Frage drängt sich auf, hat ein Fabelwesen Gott, das absolut und durch rein gar nichts zu beweisen ist, in der Verfassung dieses, unseres Landes verloren? Ein Land, das endlich den Weg eines laizistischen Staates gehen soll? Ein Gott in einer Neufassung unserer Verfassung, ein dem Zeitgeist angepasstes Grundgesetz, ein klerikal beeinflusster Rückschritt? Trotz einer laizistisch orientierten Regierung, die diesem Treiben der Catholica, das historisch gesehen, nur als kriminell zu bezeichnen ist, endlich einen Riegel verschieben will? Wie lange hat das gedauert? Tatsächlich bis zum 21. Jahrhundert der falschen, uns im Mittelalter aufgezwungenen „christlichen“ Zeitrechnung. Stichworte „Werteunterricht“ oder auch, brandaktuell, die (Zitat Luxemburger Wort) „obskuren“ Kirchenfabriken, ein (so das Bistumsblatt weiter) „Konstrukt“, dessen Machenschaften nicht einmal, und davon konnte sich der Autor dieser Zeilen in persönlichen Gesprächen mit gutgläubigen Mitgliedern dieser langen Jahre wenig kommentierten Gebilde als Verwalter der Güter der Kirchen überzeugen, den wenigsten von ihnen tatsächlich bekannt sind. Denn nur einige (pur opportunistische) Eingeweihte wissen, und das wohl „pour cause“ wirklich, was da so abgeht und was da alles im stillen Kämmerlein – und besonders in wessen Interesse – gemunkelt, sprich im Geheimen organisiert wird – die um den Tisch herumsitzenden, tatsächlich gläubigen Kopfnicker sind gut fürs Gesicht nach Außen, eventuelle Kritiker werden intern eingeebnet. Denn die Führungsköpfe dieser komischen Gebilde, die lange Zeit tun und lassen konnten, was immer sie wollten und die ihre Kosten als

sogenannte „Defizite“ sozialisieren und ihre Erträge natürlich kapitalisieren durften, wussten und wissen sehr wohl, um was es geht. Lange Zeit ging nämlich so ziemlich alles, was diese Kapitalverwalter der katholischen Pfarreien intern so ausheckten. Dies aufgrund der mehr als diskutablen, eigentlich illegalen (denn das „Dekret“ wurde im Jahre 1954 in Frankreich gesetzlich abgeschafft!) Bestimmungen eines napoleonischen Dekretes des Jahres 1809, das „uns“ mit der Gültigkeit eines Gesetzes verfügt wurde, als es dieses Land überhaupt noch nicht gab – nicht zu fassen eigentlich! Und die wollen einfach nicht lockerlassen! Legen sich nicht nur mit der Regierung an, sondern auch noch mit Bistum und Teilen der CSV und die wissen sehr wohl, was die Stunde geschlagen hat. Die konnten also nach Gusto schalten und walten, wie sie wollten – mit den diversen Gütern und Geldern aller Art, die man entweder vererbt oder sonst irgendwie (erschlichen) zugeschustert bekam. Diverse Kleriker scheuten sich bekanntlich nicht, am Sterbebett „schwacher“ Sterblicher vorstellig zu werden und nach bester Jesuitentour an die (vererbungstechnische) Vernunft derselben zu appellieren, ging es doch darum den Eintritt ins Himmelreich, das Paradies, mittels irdischer Güter oder Gelder sicherzustellen. Das alles natürlich im Namen des Herrn, meint unserer „Mutter Kirche“, lateinisch Mater Ecclesia, oft auch Heilige Mutter Kirche (lateinisch Sancta Mater Ecclesia), ein Ausdruck der katholischen Ekklesiologie und Frömmigkeit. Und die hat bekanntlich Form! Die sakramentale Heilsgemeinschaft Kirche wird mit diesem Bild als eine Kinder Gottes gebärende und ihren Glauben nährenden Mutter beschrieben. Eine Randbemerkung, die sich der Autor dieser Zeilen nicht verkneifen kann...

Doch nun endlich, und die geneigte Leserschaft des kulturissimo möge dem Autor dieser Zeilen, der sich diese einführenden Bemerkungen angesichts dessen, was heuer die Gemüter um die Themen „Werteunterricht“ und „Kirchenfabriken“ bewegt, verzeihen, zum eigentlichen Thema dieses Beitrages des Atheisten, der was vermisst. Der tatsächlich so vieles vermisst. So auch die Ehrlichkeit der Theologen, die so gerne verschweigen, dass es auch unter ihnen durchaus Atheisten gab und gibt. Zitieren wir einfach einen von ihnen, zum Beispiel Prof. Dr. Franz Josef Wetz, geboren am 19. März 1958, ein atheistischer Theologe, heuer Professor der Philosophie, der als Philosoph, Germanist und Ethiker an Uni-





versitäten über den Atheismus referiert: „Wir sind gottlos, aber Gott noch nicht losgeworden.“ Er, der als atheistischer Theologe, wie er sagt, traurig über seinen Glaubensverlust ist, und der als Philosoph über guten Sex und die wundesten Punkte unserer Kultur nachdenkt. Wie kam es, dass der katholische Theologe Wetz vom Glauben abfiel? Seine Antwort auf diese pikante Frage lautet: „Zunächst hat mich die Auseinandersetzung mit der Philosophie zusehends von jeder Art von religiösem Glauben entfremdet. Dazu kam die Beschäftigung mit Kulturgeschichte und die Frage: Wie kann es sein, dass eine Geschichte, die vor 2000 Jahren in einer primitiven Bauernkultur spielte, als letzte Wahrheit für den gesamten Kosmos gelten soll? Und das Theologiestudium an sich, die historisch-kritische Methode der Wissenschaft, fand ich auch glaubensaustreibend und entzaubernd. Es ist mir absolut unverständlich, wie ein Exeget (d.h. ein Erklärer der Bibel, Anm. d.A.) heute noch gläubig sein kann.“ (...)

In der Tat eine Frage, die sich generell stellt. Die Glaubensfrage, die falls diese sich wirklich nur auf den Glauben an sich beschränken würde, kaum dramatisch wäre - im Gegensatz allerdings zu all dem, was die Religion aus ihr gemacht hat, ein historisches Drama in vielen Akten und schein-

bar endlosen Fortsetzungen, wie wir heuer wissen.

Matthias Knutzen. Ein deutscher Religionskritiker, der als erster namentlich bekannte Atheist in der europäischen Geistesgeschichte der Neuzeit gilt. Der in Nordfriesland als Sohn eines Organisten geborene Matthias Knutzen studierte in Königsberg und Kopenhagen evangelische Theologie und statt seinem vorgezeichneten Lebensweg zu folgen und ein braver Pastor in einer kleinen Gemeinde zu werden, waren seine Schlussfolgerungen völlig andere. Er leugnete in seinen Schriften nämlich das Dasein eines Gottes, verachtete die Obrigkeit und verwarf alle Kirchen und Priester. Bis zu seiner Existenz hatte es derartige Brandreden für den Atheismus noch nie gegeben, denn damals konnte man bereits für vorsichtige Religionskritik auf dem Scheiterhaufen landen, war es doch die Zeit nach dem 30-jährigen Krieg, eine Zeit, in der massenweise Hexen und Hexer verbrannt wurden. Bevor Knutzens Flugschriften, die er zum Beispiel in der Stadtkirche zu Jena im Beichtstuhl und auf die vorderen Bänke heimlich auslegte, war dieser Mut – so der Stand der Forschung heute – nur einmal in Form einer einzigen, allerdings anonymen Schrift, die ähnlich weit ging, bekannt. Diese kursierte im Zeitraum des Jahres 1659 im gesellschaftlichen Un-

tergrund Frankreichs. Für Knutzen, der bis in unscheinbare Details hinein in der philosophischen Literatur bewandert war, so die Dokumente des Autors Winfried Schröder, Professor für die Geschichte der Philosophie in seinen Forschungsarbeiten zu den Ursprüngen des Atheismus, gibt es keinerlei transzendente Größen wie z.B. „Gott“, „unsterbliche Seelen“ oder ein „Jenseits mit Lohn oder Strafe für das irdische Leben.“ Die Bibel sei wegen ihrer Widersprüche nicht glaubhaft. Maßstab für das Handeln des Menschen sollten die Wissenschaft, die natürliche Vernunft und das Gewissen sein. Deshalb sei auch die weltliche und kirchliche Obrigkeit überflüssig, Reichtum sollte unter Menschen gerecht verteilt werden. Die oberste Regel sei: „Ehrlich leben, niemandem Schaden zufügen und jedem das Seine geben.“ (für Lateiner: „Honeste vivere, neminem laedere, suum cuique tribuere“, so ein römischer Rechtsgrundsatz) Und eben in seinem auf lateinisch geschriebenen Brief *Amicus Amicis Amica!* (was im Deutschen so viel heißt wie: „Freundliche Wünsche eines Freundes für seine Freunde“) fasste Knutzen sein atheistisches Credo so zusammen: „Außerdem verleugnen wir Gott, wir verachten die Autoritäten aus der (himmlischen) Höhe und wir weisen auch die Kirchen mir allen Pfarrern zurück.“

Der Mann hatte jedenfalls Mut und Konsequenz, wissend um die Zustände des 17. Jahrhunderts. Es gab damals noch keine physikalische Kosmologie, die die Entstehung der Welt erklärte. Es gab keine Evolutionstheorie, die die Entstehung des Menschen erklärte. Es war damals also selbstverständlich, auf göttliche Instanzen zurückzugreifen, um Natur und Gesellschaft zu erklären. Wer die Existenz Gottes leugnete, so der Professor an der Universität Marburg, Winfried Schröder, galt als verrückt - im Sinne der Bibel: „Die Toren sagen in ihrem Herzen: Es gibt keinen Gott!“ Auch Philosophen wie Aristoteles oder Cicero meinten, dass wer die Existenz eines göttlichen Prinzips oder von Göttern leugne, verdiene eine Antwort nicht in Form von Argumenten, sondern in Form von Prügeln zu bekommen. Was, nebenbei bemerkt, die diversen Kleriker der katholischen Kirche bestens und sehr effektiv praktizierten, und wohl in den diversen Formen des von ihnen vollzogenen Missbrauchs völlig ungeniert locker weiter treiben! Und das im 21. Jahrhunderts „christlicher“ Zeitrechnung! Oder auch, Cicero eben, sei kein Volk dieser Erde, selbst unter den Barbaren, so wild und dumm, dass es nicht wüsste, dass es Götter gibt. Aussagen von Kleingeistern, die heute noch zitiert werden, ein trauriger Witz!

Matthias Knutzen ging viel weiter als „nur“ atheistische Texte und Äußerungen zu verbreiten, stellte er neben politischen Forderungen auch die Ehe und ihren Sinn in Frage. Er plädierte pikanterweise für (Zitat) „freies copulieren“, forderte also die freie Liebe, für diese Zeit mehr als erstaunlich. Der Experte Winfried Schröder sieht hier ein Bündel von radikalen Negationen bestehender normativer Ordnungen und auch weltanschaulicher Orientierungen,

nämlich der Religionen und die, nebenbei bemerkt, auch heute noch gelten. Knutzen jedenfalls, der in seiner radikalen Weise vom Konsens seiner Zeit in religiöser, politischer und moralischer Hinsicht abweicht, war kein intellektueller Desperado, kein verzweifelter, politisch – intellektueller Heißsporn oder intellektueller Anarchist und auch kein isoliert lebender Autodidakt, sondern ein Visionär im Sinne des kommenden Atheismus, ein Mann mit Verstand und profundem Wissen, der ein komplettes Theologiestudium, auf dem seine kenntnisreiche Bibelkritik ebenso aufbaute wie seine vernichtenden Schlussfolgerungen. Er gilt völlig zurecht als derjenige, der bereits längere Zeit gewisse Ideen, wie diejenigen des Ketzers Celsus im zweiten Jahrhundert nach diesem „Christus“, weiter zum Atheismus entwickelte. Und dies nicht zuletzt deshalb, weil er im Rahmen seines Theologiestudiums auch Philosophie studiert hatte und so die Klassiker der philosophischen Literatur bestens kannte. Wie besonders in Spinozas „Tractatus“ Formulierungen zu lesen sind, die sich ähnlich in Schriften Knutzens wiederfinden, wie zum Beispiel, dass „...in einem freien Staat jedem erlaubt ist, zu denken, was er will, und zu reden, wie er denkt.“ Dies im Sinne Spinozas, der als einer der Begründer der modernen Bibel- und Religionskritik gilt, und betonte, dass „...die Obrigkeit Allen Alles erlauben soll, wenn sie niemanden schädigen, jedem das seine lassen und anständig leben.“

In diesem Sinne müssten ob ihrer Verbrehen die Religionen längst verboten sein...

Matthias Knutzen. Das prekäre Leben am unteren Rand der Gesellschaft prägte sein Denken - neben den religiösen Sekten seiner Heimat, der Religionskritik und der kritischen Philosophie. Das Wohlstandsge-

fälle nach dem 30-jährigen Krieg war enorm: der armen Masse an Bauern und Handwerkern stand die wohlhabende Minderheit der Adligen und Kaufleute gegenüber. Knutzen fand das fundamental ungerecht und so wollte er der Welt, wie er schrieb eine „andere Bibel“ zeigen, deren Werte alle Menschen in sich führen, nämlich die Vernunft und das Wissen, doch nicht eines, sondern vieler Menschen. Er glaubte, im kollektiven Gewissen ein Prinzip entdeckt zu haben, das eine Gesellschaft stabilisieren und organisieren könne. Deshalb nannte er seine fiktive Atheistensekte auch die „Gewissener“. Es ist also keineswegs alles erlaubt, vielmehr gibt es grundlegende moralische Intuitionen – Knutzen spricht vom Gewissen – die jedenfalls praktische, moralische Prinzipien betreffen. Das Gewissen als innere Instanz – statt äußerer Kontrolle, diesen Gedanken nahm er auf. Er löste das Gewissen vom Gottesglauben und verstand es als alleinige Instanz, die mit Hilfe der Vernunft zu einer moralischen Lebensweise anleite, meinte für ihn, um das gesellschaftliche Leben zu ordnen, bedarf es weder Gott noch der Obrigkeit.

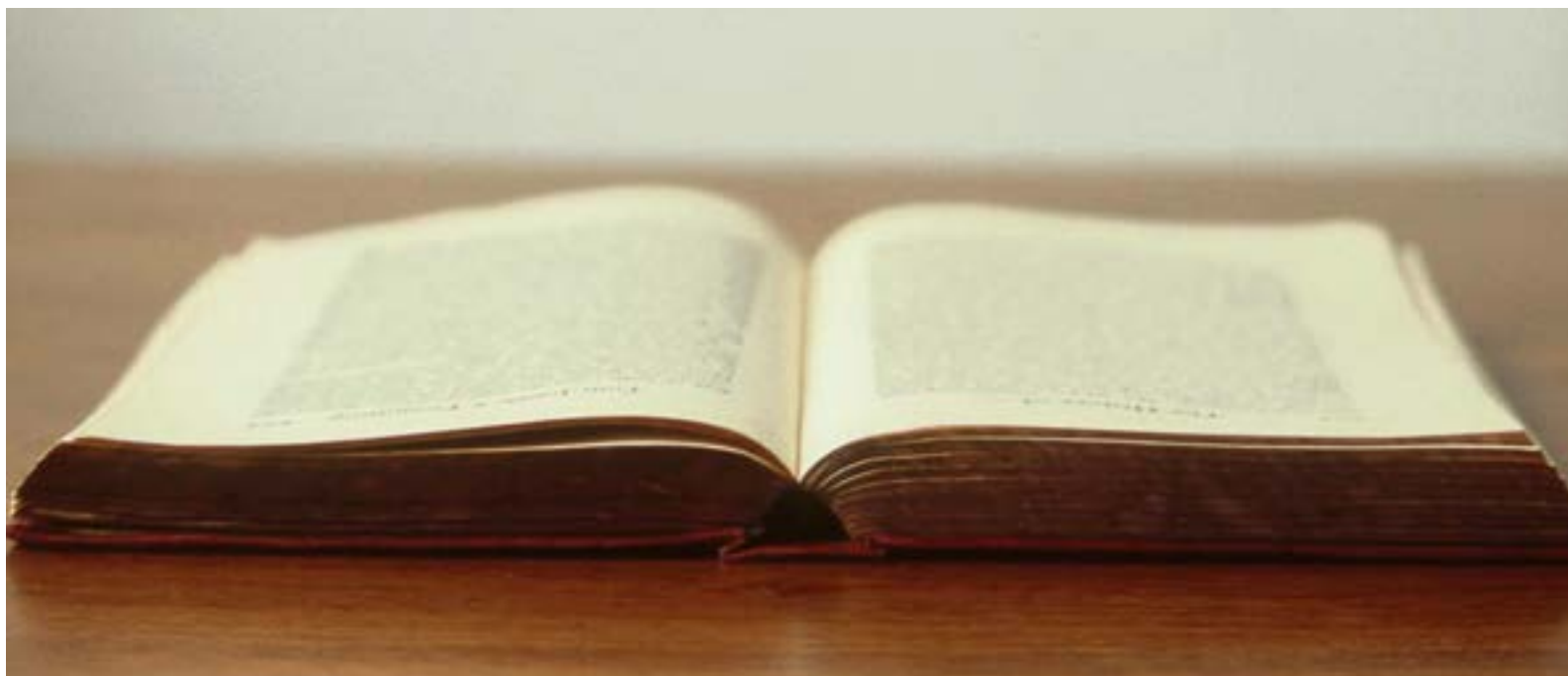
Nachdem Knutzen seine atheistischen Flugschriften in Jena verbreitet hatte, wurde ihm natürlich der Boden heiß. Er floh in die Nähe von Nürnberg. Dort in dem kleinen Ort Altdorf, der die Universität der Reichsstadt Nürnberg beherbergte, ist er zum letzten Mal gesehen worden.

...und er ward verschwunden. Matthias Knutzen. Der erste Atheist.

Bloe Kader

#### CORRIGENDUM

In der Oktober-Nummer wurde das Photo von Niklas Frank irrtümlicherweise als Frank Bertemes angegeben. Wir bitten dafür um Entschuldigung.





Staatenbund oder Bundesstaat Europa?

# Die Alleinzigkeit des Menschen . . .

Carlo Kass

... im Gegensatz zur Allmächtigkeit Gottes hat dieser Bestand.

Die westlichen Demokratien haben von der lokalen Volks- über die regionale Betriebs- bis zur globalen Geld- und Marktwirtschaft die Interessen der Lohnabhängigen schwer abgewirtschaftet. Doch auch wenn der Begriff des bodenständigen Arbeiters in unserer digitalen Überfliegerwelt verpönt zu sein scheint, geht es immer noch um den Einzelnen und seine Abhängigkeit vom Besitzenden. Es geht also nicht mehr um linke oder rechte, sondern um sozialgerechte Politik.

Es geht darum, das Heer der Armen vor den Machtübergriffen der Schwerreichen zu schützen. Es geht darum, die Arbeitslöhne weniger zu besteuern als die Kapitalerträge. Es geht darum, die Nachfrage zu stärken ohne das Angebot zu schwächen,

Hillary Clinton die zwölf Millionen Stimmen nicht außer Acht lassen, welche der sozialbewusste Demokrat Bernie Sanders einheimste.

Es sei denn Trump, der mit seinen menschenverachtenden Parolen immer mehr dieser Menschen anzuziehen scheint, gewinnt das Rennen um das Weiße Haus. Er, der sich aufführt wie der berühmte Elefant im Porzellanladen. Wenn dieser Laden denn nicht schon längst ein finsterner Eisenwarenhandel ist, in dessen Hinterhof gebrauchte Sturmgewehre aus militärischen Restbeständen verkauft werden.

## Individuelles Kollektiv

Doch wollen wir den heute von Rechtsextremen usurpierten und damals zurecht an Deutschland denkend in der Nacht um den Schlaf gebrachten Heine zitieren: „Türken, Inder, Hottentotten sind willkommen alle

drei, wenn sie leben, lieben, lachen, fern von hier in der Türkei. Wenn sie aber scharenweise, wie die Maden in dem Speck, in Europa nisten wollen, ist die Sympathie schnell weg!“

Der in Paris mehr schlecht als recht integrierte Heine hat diese Worte nie geschrieben, doch Politiker wie Marine Le Pen, Frauke Petry, Geert Wilders, Victor Orban, Nigel Farage, Karol Wilk und viele andere mehr machen heutzutage ihren Wahlreibach damit. Dies

führt zur Frage, wann die Demokratie endlich lernt, sich gegen Bürger zu wehren, die sie mit ihren eigenen Mitteln abschaffen wollen?

Denn angetreten zu einem einmaligen Experiment ist Europa nach dem Zweiten Weltkrieg als ein Bund freier Staaten, in dem, von den kleinsten wie Luxemburg und Malta, bis zu den größten wie die einstigen Todfeinde Frankreich und Deutschland, alle gleichberechtigt sein sollten. Nun gibt es aber immer wieder grenzübergreifende Machtgelüste einzelner Populisten in den großen Nationen, wie es auch das Au-

tonomiestreben von völkischen Separatisten gibt. Doch warum gehören die Basken nicht zu Frankreich, als vielmehr zu Spanien. Nun, für alle freiheitsliebenden Autonomiefanatiker wie die Katalanen, Korsen, Südtiroler oder Nordiren, um nur diese zu nennen, stellt sich diese Frage überhaupt nicht. Sie wollen ein eigenständiges Land, in dem sie wieder an ihren eigenen Kurbeln wie Währung zwecks Schuldenpolitik, Arbeitsmarkt zwecks Emigrationspolitik oder Gewaltmonopol zwecks Verteidigungspolitik drehen können.

Deshalb darf es nicht überraschen, wenn dem europäischen Gedanken wohlgesinnte Experten der aktuellen, allzu zentralistischen Union den Rücken kehren, um den Völkern wieder ihre Eigenständigkeit zu geben, mit der sie ihre Probleme, die keiner besser kennt als sie, zu lösen und endlich ihr Schicksal wieder selbst in die Hand zu nehmen. Was sie nicht davon abhalten sollte, gute Europäer zu sein.

## Blutiges Steak

Komischerweise schlägt die braune Brut, die vor 70 Jahren noch extrem nationalistisch unterwegs war, diesen Weg heute nicht ein und scheint, so lange sie keine Mehrheiten im eigenen Kaff erreicht, eher an einem grenzüberschreitenden Zusammenschluss interessiert zu sein. Sie bereitet sozusagen die erste kommunitaristisch faschistische Internationale vor. Wie ein blutiges Steak: Außen braun und innen rot.

Doch um die Interessen des Volkes wirklich zu wahren, braucht es keine braunen Stürmer, sondern die allergrößte Macht in jedem demokratischen Staat, das souveräne Münzprägerecht, müsste transparenter gestaltet werden, umso mehr da es von Privatbankern wie bei der Federal Reserve (FED) in den Vereinigten Staaten oder von hohen Staatsbeamten wie in der Luxemburger Zentralbank ausgeübt wird, die sich nie einer demokratischen Wahl stellen müssen.

Doch genau das Gegenteil ist der Fall. Diese Happy Few wollen aus dem Individuum einen gläsernen Menschen machen. Überall zu orten, seine Geldflüsse stets auf dem Schirm und sogar informiert, wann und wo ihm der Blinddarm entfernt wurde. Und dass diese Leute unter sich bleiben wollen, zeigt schon allein der absurde Fragenkatalog, den die Frankfurter Zentralbank, unter ihnen ein einst sozialistischer Luxemburger, dem absoluten Politinsider Henri Grethen vorlegten. Denn um



Draghi weiß wovon er spricht . . .

wie es die Gambia-Crew löblicherweise versucht. Es geht darum, die obsolete Lohntheorie des für Unnütze nicht gedeckten Tisches des malthusianischen „bon père de famille“ durch ein bedingungsloses Grundeinkommen zu ersetzen.

Denn das Volk vergessen heißt, wie schon so oft in der blutigen Geschichte des alten Kontinents, Heinrich Heines „Großen Lummel“ heraufbeschwören. Und man sollte bekanntlich schlafende Hunde nicht wecken, wenn man keine Pegida-Wutbürger organisieren möchte. Und wenn sie denn gewählt werden sollte, darf

die Risikopolitik der erst kürzlich von der Europäischen Zentralbank zur Systemrelevanz erhobenen Staatssparkasse richtig einzuschätzen, muss man schon zu deren Verschwörungskreis gehören, wie Grethen mit dem Satz „Die Bank verbreitet solche Informationen nicht in der Öffentlichkeit“ sinngemäß andeutete. Dass die EZ-Banker nicht die von Wuppertaler Steuerfahndern aufgedeckte Beihilfe zur Steuerhinterziehung meinten, dürfte auf der Hand liegen.

Diese plutokratischen Verschwörungspraktiker halten eh ihre Materie in von Experten geschriebenen tonnenschweren Konvoluten derart komplex, dass sie sie selbst, wie 2008 in der Subprimekrise, oft nicht verstehen. Beatifiziert wie in der absoluten Monarchie bewundert der einfache Mann von der Straße diese fast schon extraterrestrischen Wesen, während er Euro-Geldscheine mit der Unterschrift von deren lohnabhängigem Mario Draghi anhäuft, der auch den Wert bestimmt.

## Sorgenkind Demokratie

Doch zurück zu unserem Sorgenkind Demokratie. Was hat spätestens das Brexit-Referendum an den Tag gebracht? Nun, dass Politiker nur der eigenen Macht willen und nicht im Interesse ihrer Wähler agieren sowie die Tatsache, dass sich die demokratischen Völker einem schon von Dostojewski befürchteten Nihilismus hingegen haben, der sich in den manchmal katastrophal niedrigen Wahlbeteiligungen spiegelt und der jede noch so gut strukturierte Demokratie unterwandert.

Es zeugt aber auch davon, dass Volksentscheide in der Europäischen Union stets Instrumente multinationaler Oligarchen und weniger der regionaler Politiker sein können. Es gibt metapolitische Fragen wie die der Todesstrafe, um nur diese zu nennen, bei denen man emotional geladene und bindende Referenden also unbedingt vermeiden sollte.

Es ist nämlich zu befürchten, dass wirtschaftshörige Politiker, die sich als pensionierte EU-Kommissionspräsidenten zum Brexit-Berater von Goldman Sachs berufen fühlen, das Wahlvolk für jede populistische Kleinigkeit an die Urnen rufen, damit es Demokratie spielen darf, während das Monopoly der Mächtigen im Hintergrund weiter läuft. Und wie das läuft hat der devote Irakkrieger Barroso in den nur zwei Jahren an der Spitze Portugals gezeigt.

Statt die Ausgaben zu senken hat er den Haushalt mit dem Ausverkauf von Staatseigentum, dem Anzapfen der Pensionskassen und dem Verkauf von Steuer-futures an der Börse frisiert, um den EU-Stabilitätspakt einzuhalten. Mit dieser Zahlenakrobatik fuhr Goldman Sachs, wo nach den 12 Milliarden-Währungsswaps Griechenlands auch Draghi anheuerte, mit ihrem früheren Hauptgesprächspartner und Notenbank-



Das Geld ist der Gott unserer Zeit und  
Rothschild ist sein Prophet.

(Heinrich Heine)

gutezitate.com

... Heine auch: Die Rothschilds kontrollieren heute jede Zentralbank

chef Lukas Papademos die Hellenen definitiv an die Wand.

Alles in einer Hand, so lieben es seit jeher die mit satten Stock-Options und großzügigen Abfindungen gefütterten systemischen Banker, die es nicht erst seit der schon erwähnten Subprimekrise 2008 gewohnt sind, ihre horrenden Risiken mit Steuergeldern abzusichern. Und sollte der Euro scheitern, und das wird er unmissverständlich, wenn man keinen Kompromiss zu einer gemeinsamen Wirtschafts- und Fiskalpolitik findet, wird auch das EU-Modell scheitern.

Alles begann mit der gutgemeinten Fehlentscheidung, Kohl in eine gemeinsame Währung ohne gemeinsame Finanzpolitik zu drängen, weil Mitterand die wiedervereinigte D-Mark fürchtete. Danach schlich sich Griechenland, das seit der Antike nie Herr im eigenen Haus war und sich den Interessen seiner Kolonialherren aus deutschem Adel und amerikanischem Geheimdienst beugen musste, mit von Goldman Sachs getürkten Erträgen in die Euro-Zone ein.

## Blinde Besitzhörigkeit

Und statt nach dem Brexit nun wie die Geldwechsler im Tempel mit gegenseitigem Steuerdumping einen neuen Standortkrieg zu entfachen, sollten die Kontinentaleuropäer endlich die Kernunion mit ihrem enormen Nord-Süd-Gefälle ins sozialökonomische Lot bringen. Auch wenn es den volksnahen Politikern gegen diese lichtscheuen Verschwörer nicht leicht fallen dürfte, da diese sie an der Kandare eines vermeintlich freien Marktes führen.

Doch woher kommt diese blinde Hingabe zum Besitz, dem jeder sich verpflichtet fühlt, auch wenn er erst am Start dieses Wahnsinnsrennen um Geld und Anerkennung steht. Seit die ersten sesshaften Menschen Besitzansprüche auf ein Stück Land anmelden konnten, ohne dass ihre Mit-

“bürger“ Anspruch auf den Nettoertrag erhoben, wird das Tabu des privaten und staatlichen Eigentums nur nach mörderischen Kriegen mit Tausenden zu Helden aufgespielten Toten aufgebrochen.

Dies geschah in Europa zuletzt nach dem ersten Weltkrieg und dem Fall der letzten Fürstenthümer der Hohenzollern, Habsburger und Romanows. Mit einem Sanitär-gürtel aus kleineren Staaten in Mitteleuropa, mit dem die westlichen Siegermächte den für sie als Krankheit geltenden Kommunismus in Quarantäne legen wollten, begründeten sie ungewollt den schleichen Nationalismus, der unter Führung von Hitler-Deutschland zur regelrechten Pandemie wurde.

Worum geht es uns? Nun, um die stete Spannung zwischen extremen Befürwortern der absoluten Freiheit, die mit ihrem revolutionären bis anarchistischen Einsatz im Interesse des einzelnen Bürgers eher für eine dezentrale Machtpolitik plädieren, und denen der nicht weniger absoluten Einheit, die ihren oft kirchlich religiös verbrämten, doch von den globalen Finanzmächten heimlich unterstützten Idealismus mit einer zentralen Bevormundung bezahlen müssen.

An dieser Stelle muss eingefügt werden, dass Protestanten mit calvinistischer Konzeption des Gemeinwesens 1571 auf der Synode von Emden in Ostfriesland erstmals das Subsidiaritätsprinzip festschrieben und damit der bis dahin geltenden zentralistischen katholischen Kirchenlehre einen Dämpfer aufsetzten. Seit Lissabon ist dieses Prinzip der Entscheidungen auf möglich niedrigster Ebene im Artikel 5 des EU-Vertrags festgeschrieben.

Die wenig belesenen und deshalb theologisch um so unbedarfteren Nazis wollten beide Extreme im Begriff Nationalsozialismus zum tausendjährigen Dritten Reich des kalabrischen Geschichtstheologen Joachim von Fiore zusammen schmieden und hielten damit lediglich den Pendel der Geschichte des Menschen an, was zur Implo-



sion seines einzigen Kapitals führte, der Zeit. Von den Toten in den Schlachten dieses Antichristen am Hakenkreuz gar nicht zu reden.

## Lederbefrackte Monstren

Würden ihre Trompeten jedes Mal ertönen, wenn sich heute noch ein lederbefracktes Monstrum im Namen des österreichischen Gefreiten aus dem Ersten Weltkrieg auf sein knatterndes Motorrad schwingt, dann könnte Jericho als erste bei der Landnahme Kanaans (irgendwann zwischen dem 15. und 12. Jahrhundert v. Chr.) von den Israeliten östlich des Jordans zerstörte Stadt wieder Standort werden für die Heilung von Blinden (Bartimäus nach Markus 10,46-52).

Doch auch heute sind viele Menschen noch mit Blindheit beschlagen, wenn sie z. B. allein Europa für die sozialen Ungleichheiten zwischen seinen Bewohnern verantwortlich machen und das ihm zugrunde liegende ultraliberale Wirtschaftsmodell mit seinem blinden Glauben an den im Normalfall rational funktionierenden Markt einfach ignorieren. Logisch, dass in einem solchen Denkschema die Reichen immer reicher und die Armen immer ärmer werden.

Kein Wunder, wenn ein Gesellschaftsforscher am Max-Planck-Institut keine Träne vergießen würde, sollte diese EU den Bach runtergehen. Oder die Koordinatorin des belgischen „Service de lutte contre la pauvreté, la précarité et l'exclusion sociale“ der Konkurrenz, die zwischen Armen geschaffen wird, den Kampf ansagt. Sogar im reichen Luxemburg sind in den letzten drei Jahren mehr als ein Viertel der Einwohner mindestens einmal in die Armut abgerutscht.

Ein linker Jurist und Historiker aus Belgien veranschaulicht dieses Dilemma anhand seiner Geschichte des Multimilliardärs, der mit einem Arbeiter und einem Immigranten an einem Tisch sitzt, auf dem 20 Kekse liegen. Er nimmt deren 19 und warnt den Arbeiter, der Immigrant würde ihm den letzten Keks vor der Nase wegklauen. „Es werden bewusst Ängste geschürt, um von den wichtigen Fragen abzulenken“, so seine Schlussfolgerung. Also von den Reichen!? Und eine dieser Fragen ist die nach dem Tabu des Besitzes, das die reichsten Kapitalisten und mächtigsten Kommunisten sogar durch menschenverachtende Kriege hindurch als unantastbar verteidigen konnten. Denn wie schrieb Canetti in „Masse und Macht“: „Das unermessliche Verehrungsbedürfnis vor den ‚Großen‘ dieser Welt ist auch in der streitenden Zwillingsform ein und desselben Glaubens, Kapitalismus und Sozialismus, nur schwer aufzulösen.“

Und die in all diesen Kriegen ins Haus gelieferte Obszönität des Mordens führte laut



Europa auf dem Ast

Günther Anders dazu, dass die andere, die sexuelle Obszönität nach dem Zweiten Weltkrieg nicht länger tabuisiert werden konnte. Dass dieses Tabu der Sexualität nach langer Herrschaft klerikaler Wirrköpfe in kürzester Zeit total ausgelöscht wurde, ist nur einigen pruden Frauenvereinen als „eine der epochalsten Kulturrevolutionen der Menschheit“ aufgefallen.

## „An-atomic Bombs“

Die herrschende Klasse aber „erkaufte“ sich laut Anders mit dieser Profitmaximierung des Geschlechtstriebes die für sie letztlich allein interessante Unantastbarkeit des konkurrierenden Eigentumstabus. Unverzeihlich für ihn war, dass bereits eine Woche nach Hiroshima ein Burlesque Theater in New York mit dem Slogan „Sensational An-atomic Bombs! Step Inside“ die Passanten hereinzulocken versuchte.

Und „mit dieser Nacktheit bekleidet“ wurde nach der Auslöschung von Owicim (Auschwitz) und Hiroshima auch die Tatsache dieser Auslöschung ausgelöscht. Und sozusagen als Kollateralschaden besänftigte der werbende und profitorientierte Kapitalismus mit der systematischen Freistellung und Produktion sexueller Erregung fortan die Möglichkeit politischer Erregung und moralischen Bewusstseins.

Wurde die Aufhebung absoluter Tabus lange Zeit als revolutionär empfunden, so

wird sie heute gezielt konterrevolutionär eingesetzt. Und es sind genau solch subliminale Angriffe auf die permissive Konsumentenpsyche, die mit der Zeit beim demokratischen Mitspieler die Fähigkeit unterminieren, einen eigenen politischen Gedanken zu fassen. Und das ist tödlich für die Freiheit in einer Gemeinschaft, in der eine global agierende plutokratische Elite ihre Tentakel auslegt.

Damit einher geht heute eine gefährliche Brutalisierung der nationalen Gesellschaften, die an die zivile Militarisierung des angehenden 20. Jahrhunderts erinnert. Damals entlud sich die bis dahin in den Kolonien ausgelebte Barbarei in einem unsäglich grausamen, von der beginnenden Industrialisierung potenzierten Bruderkrieg, der die Menschen auf dem alten Kontinent mit Angst und Hass erfüllte.

Statt heute also in Schwatzshows das ethische Dilemma zu erörtern, ob die Würde des Einzelnen doch antastbar wäre, wenn Tausend andere durch die Straftat weniger in Gefahr wären, sollten wir uns fragen, ob Assad und Putin überhaupt daran denken, vor einem Kriegsgericht zu landen. Oder da wir global denken: Wie lange wollen wir noch mitansehen, wie jede fünf Sekunden ein Kind verhungert?

Es sollte kein Unschuldiger für andere sterben müssen. Vor allem der Mensch Jesus, wenn er denn je existierte, war ein Toter zu viel.

Vernichtungskrieg in Syrien

# Straffreiheit für Kriegsverbrechen!

Jim Schumann

Putins Russland und das Assad-Regime in Syrien begehen seit Jahren, Tag für Tag, Kriegsverbrechen. Dieser Tatbestand ist nicht mehr anzuzweifeln – die Vereinten Nationen, die USA, Großbritannien und Frankreich sind sich da einig und verlangen Bestrafung. Nur, wenn dem so ist, wie und mit wem will man da noch verhandeln?

Bei den russischen Luftangriffen auf die Zivilbevölkerung und die Spitäler handelt es sich ganz eindeutig um Kriegsverbrechen und in einigen Fällen sogar um Verbrechen gegen die Menschlichkeit. Sie reißen sich ein in die Fälle von Kriegsverbrechen und Verbrechen gegen die Menschlichkeit die das Assad-Regime, mit der Komplizenschaft Russlands und der Unterstützung von iranischen, libanesischen und irakischen Milizen, schon seit nun mehr als fünf Jahren begeht. Assad schreckt nicht davor zurück sein eigenes Volk mit allseits geächteten Waffen zu vernichten: Fassbomben, Bunker-brechende Bomben und Chemiewaffen. Die Zerstörungen werden als Instrument von Repression und Terror eingesetzt und stehen in keinem direkten Bezug zu militärischen Operationen. Es sind aber auch Operationen der „verbrannten Erde“, bei denen Zerstörungen fester Bestandteil einer seit 2012 von russischen Militärberatern inspirierte Taktik sind.

Die russischen und chinesischen Vetos im UN-Sicherheitsrat haben bisher verhindert, dass diese Verbrechen dem Internationalen Strafgerichtshof (ISG) zugetragen werden konnten. Die Ermittlungen zu Chemiewaffenangriffen drohen sogar ganz eingestellt zu werden. Ende Oktober, also noch vor Erscheinen dieses Beitrags, hat der „Gemeinsame Untersuchungsmechanismus“ der Vereinten Nationen und der Organisation für das Verbot Chemischer Waffen seine Arbeit eingestellt. Die Ermittler können nach Hause gehen.

Kann man sich überhaupt vorstellen, dass die Kriegsverbrecher eines Tages zur Rechenschaft gezogen und bestraft werden? Zur Abscheulichkeit der Verbrechen kommt also noch die Schmach der Straffreiheit für die Verbrecher!

Ethisch und moralisch wäre es eine Katastrophe, wenn Verbrecher, die die Grundwerte einer Gesellschaft so massiv verletzen, straffrei ausgehen würden. Politisch wäre es ein Rückschlag für das internationale Recht und eine strategische Niederlage. Und trotzdem wird es wohl so sein, dass

die Kriegsverbrecher ungeschoren davon kommen werden. Die anderen, in der UNO-Generalversammlung oder im Sicherheitsrat vertretenen Länder, werden sich wohl auf verbale Verurteilungen beschränken.

## Welches Strafgericht?

Es gibt mehrere Möglichkeiten solche Verbrechen vor ein internationales Tribunal zu bringen: Der Sicherheitsrat der Vereinten Nationen kann dem Gerichtshof auftragen zu ermitteln und Anklagen vorzubereiten, auch in Ländern, die dem Gericht nicht beigetreten sind (dies trifft auf Syrien zu). Russland blockierte bisher jedweden entsprechenden Beschluss des UN-Sicherheitsrats.

Zudem wäre der Gerichtshof zuständig, wenn Staaten diese Delikte auf nationaler Ebene nicht verfolgen können oder wollen. Angeklagt werden können Einzelpersonen, sofern das Land, in dem die Verbrechen begangen wurden, dem Gerichtshof beigetreten ist und die Zuständigkeit des Gerichts anerkannt hat – oder wenn das Heimatland des Täters das Statut ratifiziert hat. Syrien hat den Vertrag unterzeichnet, aber nicht ratifiziert.

Wenn Russland nicht umdenkt und einlenkt und die USA und ihre Partner sich nicht zu einer entschlossenen Militäraktion durchringen können, dann wird es wohl nie dazukommen, dass sich Assad und seine Vollstrecker eines Tages vor einem Internationalen Strafgerichtshof verantworten müssen.

Die Schaffung eines Internationalen Strafgerichtshofs für Syrien, ähnlich denen, die für das ehemalige Jugoslawien und für Ruanda eingerichtet wurden, würde auf den gleichen Widerstand im Sicherheitsrat stoßen. Die Möglichkeit der Einrichtung eines hybriden Ad-hoc-Strafgerichtshofs, wie im Fall von Kambodscha oder Sierra Leone, ist ebenso unwahrscheinlich, da es wohl keine „demokratischen Kräfte“ in Syrien gibt, die nicht selbst an Kriegsverbrechen, wenn auch in geringerem Umfang, teilgenommen haben.

Verbrechen gegen die Menschheit, Völkermord und Kriegsverbrechen können im Prinzip vor allen Strafgerichtshöfen angeklagt werden. Dieses „Weltrechtsprinzip“ ist im Völkerrecht schon lange verankert. Das Weltrechtsprinzip ist als weitere Säule des internationalen Strafrechts zu sehen, komplementär zu den internationalen und hybriden Ad-Hoc-Gerichtshöfen bzw. zum Internationa-



Konfliktparteien und Allianzen

len Strafgerichtshof. Es kann gerade auch in den Fällen wirksam werden, die nicht in die Zuständigkeit dieser internationalen Gerichte fallen und so Lücken in der Bestrafung von Menschenrechtsverbrechen schließen. Aber auch internationale Abkommen und allgemeine völkerrechtliche Grundsätze erlauben es im Prinzip jedem nationalen Gericht, bei schweren Verstößen gegen das menschenrechtliche Völkerrecht unabhängig von der Nationalität der Täter und Opfer Verfahren einzuleiten. Solche Verfahren hat es in den letzten Jahren in zahlreichen Ländern gegeben.

Welche Art von Strafgerichtshof man auch in Betracht zieht, es scheint schon jetzt klar zu sein, dass, über die Schwierigkeiten der notwendigen Ermittlungen hinaus, es im besten Fall zur Verurteilung von zweitrangigen Kriegsverbrechern kommen wird.

## Welche Hürden?

Um, nach umfassenden Ermittlungen, zu einer „gerechten“ Strafe für die Täter zu gelangen, müssten allerdings im Vorfeld noch einige Hürden überwunden werden.

Zum einen ist es das Ausmaß der Verbrechen. Wie soll „Recht“ gesprochen werden, wenn fast 500.000 Menschen getötet wurden, wenn fast 100.000 vermisst werden, wenn mehr als eine Million Menschen schwer verletzt wurden oder Behinderungen davongetragen haben? Vergleichbare Verbrechen dieses Ausmaßes hat es, seit dem Zweiten Weltkrieg, sehr wohl schon gegeben, in Kambod-





© AP

Scharfschütze in Kobane - „Da gibt es wohl nichts mehr zu tun!“

dscha, in Ruanda, und nicht zu vergessen, in China und in der ehemaligen Sowjetunion. Man kann aber auch nicht behaupten, dass alle Verbrecher belangt und verurteilt wurden, nicht mal alle Nazi-Verbrecher (nur knapp 6.700). Zum anderen ist es die Struktur des Landes: die meisten Kriegsverbrechen gehen zu Lasten des Assad-Regimes und seiner fanatischen Anhänger. Man müsste also die gesamte Machtstruktur und seine gesellschaftliche Basis anklagen, was eine unparteiische Justiz sehr erschweren würde.

Schlussendlich wurden eine Reihe von „internationalen“ Verbrechen von Russland begangen. Man kann sich aber schwer vorstellen, dass ein Gericht die Führer eines Staates, eines ständigen Mitglieds im UN-Sicherheitsrat, oder aber dessen Staatsangehörigen, belangt wird. Bestenfalls könnte es einige Verurteilungen in Abwesenheit geben.

Wenn man außerdem, über die vielen Kriegstote, Verletzte und Vermisste hinaus, auch noch in Betracht zieht, dass fast 5 Millionen Syrer ihr Land verlassen haben und weitere 7 Millionen auf der Flucht im eigenen Land sind, dann kann man sich in diesem 21-Millionen-Staat wohl kaum eine Operation „Wahrheit und Versöhnung“ vorstellen, wie sie in Südafrika stattgefunden hat, dies umso mehr als der Krieg das Assad-Regime und und die Rebellen extrem fanatisiert hat. Bleibt wohl wieder einmal nur die „Gerechtigkeit der Geschichte“? Können Staaten, wenn Kriegsverbrechen und das Ausmaß dieser Verbrechen erkannt wurden, sich moralisch

und politisch so verhalten, als wäre nichts passiert?

## Umgang mit Kriegsverbrechern

Wenn es sich um Klein- oder Schurkenstaaten handelt, ist es nicht weiter problematisch: es ist nicht schwer einen Omar al-Baschir (Sudan) oder einen Charles Taylor (Liberia) zu ächten und zu verurteilen. Schwieriger wird es aber dann schon mit einem Vladimir Putin. Aus pragmatischen (diplomatischen) Gründen, hält man die Verbindungen zu jenen (Staaten) aufrecht, die die Menschenrechte verletzen. Bei Kriegsverbrechen liegt der Sachverhalt jedoch etwas anders. Wenn Kriegsverbrechen massiv und dauerhaft verübt werden, wenn die Zivilbevölkerung systematisch durch Luftangriffe vernichtet wird, wenn Schulen und Spitäler willentlich zerstört werden, wenn die Lebensmitteltransporte und Medikamentenlieferungen abgefangen und wenn Wasser und Strom abgesperrt werden um die Menschen auszuhungern, dann kann man nicht mehr von „normalen“ Kriegshandlungen sprechen - hier geht es ganz klar um einen Vernichtungskrieg, wie ihn die Nazis vor 70 Jahren in Osteuropa begonnen und geführt haben.

Aus diesen Feststellungen heraus ergeben sich einige Richtlinien die moralisch und politisch verpflichtend sind. Zum einen sollte man nicht mit politisch Verant-

wortlichen verhandeln, die sich Kriegsverbrechen haben zu Schulden kommen lassen. Welches Vertrauen kann man noch in solche Verantwortlichen haben? Verhandlungen werden sie nur noch bestärken und zu weiteren Verbrechen anhalten. Dies lässt sich sehr deutlich an den Verhandlungen USA-Russland zum Syrienkonflikt ablesen - sie führten nicht nur zum Zusammenbruch der US-Strategie in Syrien, sondern auch zu einer Eskalierung im russisch-syrischen Vernichtungskrieg. Zum anderen darf man sich nicht zu doppelzüngigen Äußerungen hinreissen lassen. Wie kann ein Staat in den UNO-Gremien Russland der Kriegsverbrechen für schuldig erklären, um dann einige Tage später zu behaupten, Russland sei ein wichtiger Gesprächspartner. Wie wirken solche doppelzüngigen Aussagen auf die Opfer, auf die eigenen Partner und auf die Kriegsverbrecher? Und schließlich sollte man davon absehen, politisch Verantwortliche, denen Kriegsverbrechen vorgeworfen werden, zu Staatsempfängen einzuladen und sie öffentlich zu „beehren“, oder, wie François Hollande es ausdrückte, um „Nettigkeiten“ auszutauschen. Mit solchen Gesten wird das Kriegsverbrechen im kollektiven Gewissen banalisiert. Und es ist genau diese Banalisierung, die dazu führt, dass Brutalisierung und Massenverbrechen, in besonderen Umständen, jedem als „natürlich“ erscheinen. So weit sollte es nicht kommen: ein Kriegsverbrechen ist kein banales Vergehen.



Droits: D.R.

Nicolas Truong

Ein Versuch über Diskussionen hier und dort

# Linke Götterdämmerung?

**Barbara Höhfeld**

Wenn Frank Bertemes im jüngsten „kulturissimo“ klagend fragt, ob für den Erhalt einer „gesunden Demokratie“ die „evident aufrüttelnden Wahlergebnisse der Rechten notwendig“ seien, so erhebt sich doch die Gegenfrage, wo es eine „gesunde Demokratie“ noch gäbe? Ist es nicht eher eine Utopie, für die täglich gearbeitet werden müsste?

Intellektuelle hier und anderswo stellen solche Fragen. Mir fiel kürzlich ein druckfrisches Buch mit dem Titel „Le crépuscule des intellectuels français?“ in die Hände. Schon länger fragte ich mich: Was passiert eigentlich in Frankreich? Was tun die Intellektuellen? Ich las „La septième fonction du langage“ von Laurent Binet, und „Soumission“ von Houellebecq, beides Romane, die sich auch für Politik interessieren. In beiden Romanen fand ich Frankreich treffend wiedergegeben. Weil Binets

Geschichte in erster Linie als Krimi gesehen wurde und scheinbar vor allem von Sprache handelte, wurde sie von der Kritik nicht unter die Rubrik „Politik“ eingeordnet. Anders Houellebecq, dem man seltsamerweise „Islamophobie“ vorwirft. Sein Protagonist, ein Universitätsprofessor für französische Literatur, führt vor allem ein ausschweifendes Sexualleben. Und obwohl das die Intellektuellen bei Binet genau so tun (außer Umberto Eco!) weckt „Soumission“ den Zorn vieler französischer Intellektuellen. Houellebecqs Hauptperson und deren akademische Kollegen folgen im Wesentlichen ihren Begierden und Bedürfnissen, achten auf ihren persönlichen Vorteil, auf gutes Essen. Politik sehen sie als Chance, sich einen besseren Posten zu verschaffen. Vom Katholizismus ist gründlicher die Rede als vom Islam. „Eine richtige Satire, der Houellebecq“ hörte ich einen Professor des EHESS („École des Hautes Études des sciences sociales“) urteilen.

„Le crépuscule des intellectuels français?“ enthält eine Sammlung von Standpunkten zur Lage der Nation. Nicolas Truong, Verantwortlicher für die pages Idées - Débats der Zeitung „Le Monde“, leitet das Gespräch, indem er Texte von 19 Personen auswählt und kommentiert, die auf dem Umschlag des Buches als „de brillants intellectuels“ bezeichnet werden. Geht es also mit den französischen Intellektuellen bergab? Jahrhundertlang die Vordenker, Zukunftslenker und Wahrheitssucher der Nation, stehen sie nun am Rande des Geschehens, und keiner hört mehr auf sie? Wie konnte es soweit kommen? Das ist die Frage, der jeder und jede auf eigene Weise nachgeht. Der Feind steht rechts. Der Zuwachs der rechten Meinungen in der Öffentlichkeit gibt überhaupt erst Anlass zu den Selbstzweifeln. Für die Rechten ist wiederum „68“ der schlimmste Feind. Truong schreibt: die Rechten gäben „68“ die Schuld, „d'avoir piétiné les anciennes hiérarchies, démembré la famille, destitué la



nation, dévalorisé le travail, détruit l'autorité du maître". Er zitiert Sarkozy mit: „Mai 1968 nous a imposé le relativisme intellectuel et moral.“ Er geht nicht auf die Punkte ein, so absurd erscheinen sie ihm. Leider sei sich die Linke aber auch nicht einig, konstatiert Truong, und hält das für einen größeren Fehler.

Elisabeth Roudinesco (Historikerin, Psychoanalytikerin) und Marcel Gauchet (Direktor des EHESS) eröffnen das Buch mit einem Gespräch über das Thema „68“. Roudinesco bewahrte sich Erinnerungen an einen großen und beglückenden Umschwung, der nicht nur politisch, sondern vor allem an der Universität stattfand. Gauchet beschreibt dies knapp mit einer „révolte intellectuelle contre des universités complètement fossilisées“. Von den neuen Autoren jener Zeit schreibt Gauchet: „Ils m'ont fait entrer dans la vie intellectuelle sous le signe de l'enthousiasme.“ ... „On avait l'impression, que l'on pouvait réunir une théorie du sujet individuel renouvelée par la psychanalyse, une théorie de la société à travers le structuralisme lévi-straussien, le tout appuyé sur une science de la production humaine la plus spécifique: le langage.“ Seine Begeisterung hat Gauchet, im Gegensatz zu Roudinesco, heute verloren. Er meint, Mai 68 sei gescheitert. Er habe nicht die geistigen Instrumente zur Wahrnehmung der neoliberalen Strömungen seit Reagan und Thatcher und zu ihrer Bekämpfung geliefert, auch für Europa habe es nichts getan.

Hier greift Truong, wie noch öfter, kommentierend ein: Solche Instrumente wären nötig, um etwa dem rechten Polemiker Eric Zemmour zu begegnen, der 2016 ein 500seitiges Buch mit dem Titel „Le suicide français“ veröffentlicht hat, das anscheinend weggeht wie warme Semmeln. Dieser Autor, selbst aus dem Maghreb zugewandert, prangert laut Truong die „halalisation“, die „féminisation“, die „xénophilie“ und „la haine de soi“ in Frankreich an. Er trauere den alten Hierarchien „famille, nation, travail, État, école“ nach. Laut Truong wäre all dies keiner Antwort wert, wenn nicht darunter auch die Behauptung vorkäme, Vichy habe die meisten französischen Juden vor den Nazis gerettet. Dass dies indirekt eine antisemitische Behauptung ist, erschließt sich nach einigem Überlegen: es handelt sich um eine falsch begründete Umbewertung einer allgemein anerkannten Statistik, wie in den nachfolgenden Texten von mehreren Autoren nachgewiesen wird.

Am stärksten ereifert sich Truong über Michel Onfray, „philosophe libertaire“, weil er, sich selbst zu den Linken zählend, sich in Wahrheit antilinks verhalte und dem Front National Argumente liefere. Es folgt eine Schilderung der Dispute innerhalb der französischen Linken, (die auch andere Autoren beschäftigt, z.B. Daniel Lindenberg, der besonders auf die Auflö-

sung der Grenzen zwischen „republikanisch“ und „reaktionär“ hinweist). Der eigentliche Grund für die öffentliche Verwirrung liegt aber nach Truongs Meinung bei den Medien. Mit dieser Meinung steht er nicht allein. Laurent Bouvet schreibt: „L'immédiateté, le caractère éphémère et caricatural de toute polémique politico-intellectuelle sont devenus la norme“. Durch diese Beschreibung versteht der Leser sofort, dass sich ein ehrlicher Intellektueller an so etwas nicht beteiligt. Er will auf seine wissenschaftlich fundierten Erkenntnisse nicht verzichten – er würde sich damit selbst verraten. Folgerichtig hält Truong die ganzen medialen Debatten für einen Morast; er strebt in die klareren Gefilde der Ideologie; denn es gehe um „la conquête de l'hégémonie culturelle“.

Jetzt muss ich unterbrechen, für einen eigenen Kommentar. Durchweg wird in den 16 Essays von meist Universitätsprofessoren oder sonstigen Autoren und acht Kommentaren von Nicolas Truong der eigene Standpunkt – als der richtige, bewährte, wohl begründete – vorausgesetzt, und der Standpunkt der Rechten (die sich selbst durchweg nicht dem Front National zuordnen) mit Stichwörtern beschrieben: Familie, Staat, Virilité usw. Auf diese Schlagwörter geht der Autor kaum ein – es ist eben „Disneyland“, es bedeutet Rückständigkeit.

Was aber unterscheidet diese Intellektuellen von Wählern der Marine Le Pen? Während die einen feste Stellen und ein behagliches Einkommen genießen, müssen sich andere der neoliberalen Lohndrückerei ausliefern. (Denn das ist die unmögliche Aufgabe, unter der der Sozialist Hollande fast zusammenbricht: den Sozialstaat gegen den Kapitalismus zu verteidigen.) Ein anderer Unterschied ist der der Sprache: die feinen, präzisen Definitionen und Argumentationen der Intellektuellen sind weniger gebildeten Leuten unverständlich. (Im Roman von Binet requiriert der Kommissar kurzerhand einen jungen Intellektuellen von Staats wegen, weil er im Umfeld von Roland Barthes ermitteln muss und kein Wort von dem versteht, was da geredet wird. Einer der lustigsten Einfälle dieses Buches! Der junge Gelehrte bringt den ganzen Barthes und manchen anderen dem Kommissar zuliebe auf eine sprachlich zugängliche Ebene.) Die Intellektuellen diskutieren nur untereinander, nicht mit den weniger Gebildeten. Sie unterscheiden die Klassen immer noch nach den alten Ideologien („Arbeiterklasse“, „les gens ordinaires“), nicht nach Bildungsstand und Einkommen. Offenbar denkt keiner darüber nach, dass eine Demokratie jedem, unabhängig von seinen/ihren sonstigen Umständen, eine Stimme gibt, unabhängig von seinem/ihrer geistigen und politischen Horizont, seinen/ihren persönlichen Interessen und Befürchtungen.

Doch zurück zum „Crépuscule“ mit Fra-

gezeichen. Nach Jean-François Kahn (Gründer der Zeitschrift „Marianne“), der über die widersprüchliche Aufnahme der Flüchtlinge in jüngerer Zeit spricht, klagt der Cineast Romain Goupil, dass Frankreich sich für ihn in einen Albtraum verwandelt habe: „Il se met en place depuis longtemps, dans mon pays, une idéologie rance, moisie, perpétuelle référence à une France du répli, qui nous étouffe progressivement.“

Die Soziologin Gisèle Sapiro entwickelt eine Typologie der „néoréactionnaires“ und der „néoconservateurs“, also der Gegner. Es sind diejenigen Intellektuellen, die nicht mehr „links“ sind, die dem Front National nicht angehören, aber ihm anscheinend zuarbeiten. Es begann Ende der 70er mit den „neuen Philosophen“. Glucksmann gehörte dazu, Finkielkraut, natürlich Onfray, heute auch Houellebecq und andere. Ihnen allen ist gemeinsam, dass sie im Fernsehen auftreten und dort Eindruck machen. Laut Sapiro reden sie grundsätzlich über alles, ohne irgendetwas genauer zu kennen. Sie tendieren alle mehr und mehr zum „Identitären“ hin, also nach der Frage, was und wer ein Franzose ist. Es sind, laut Sapiro, durchweg alternde weiße Männer, die behaupten, im Namen der „Nation“ oder „Europas“ oder „des Volkes“ zu sprechen. Sapiro endet mit der Einschätzung: „...ces non-spécialistes ont en commun une compétence qui fait défaut à la plupart des chercheurs et des universitaires, plus familiers de la chaire et des échanges des paires: ils maîtrisent fort bien les règles de ces hauts lieux de visibilité. Ils 'passent bien' à la télévision ou à la radio. Cela contribue-t-il à expliquer ce qui n'en demeure pas moins un mystère, à savoir pourquoi ils suscitent un tel intérêt auprès du public?“

Gewiss trägt das zu einer Erklärung bei, meine ich. Mehr noch: es IST die Erklärung. Wenn die wahren Intellektuellen sich der Techniken der Werbung und des Showbusiness bewusst würden und sie so lernten, dass sie ihre eigenen Vorstellungen damit verständlich oder gar mit Begeisterung „rüberbringen“ könnten, dann stünden sie anders dar.

Warum flieht Sapiro in ihren Satz den Einschub ein: „was trotz alledem ein Rätsel bleibt“? Das ist nun mir ein Rätsel; oder sollte das Tabu um ein telegenisches Verhalten der Akademiker so stark sein, dass Sapiro fürchtet, es zu brechen?

Macht dieses Tabu etwa die „gesunde Demokratie“ aus, von der Frank Bertemes so hoffnungsvoll sprach?

Rabbi Pinchas pflegte zu sagen: wenn einer einen aus dem Schlamm ziehen will, dann muss der sich ein bisschen schmutzig machen (nach Martin Buber).

„Le crépuscule des intellectuels français?“ Hrg. Nicolas Truong; ca. 180 S.; 2016, Le Monde-l'aube, Paris

Mondialisation, impérialismes et crises permanentes

# La nouvelle donne internationale

Robert Mertzig

L'implosion de l'URSS et la désintégration du bloc soviétique, au début des années 1990, ont permis la généralisation des politiques néolibérales originellement mises en œuvre dans des pays comme le Chili, la Grande-Bretagne ou les États-Unis. La mondialisation capitaliste a pris son plein essor, donnant naissance à un nouveau mode de domination internationale aux implications multiples et profondes.

L'ordre néolibéral reste cependant inachevé, instable, débouchant sur une situation internationale chroniquement chaotique. Certains impérialismes traditionnels n'ont cessé de décliner, alors que de nouvelles puissances capitalistes s'affirment, avivant les rivalités géopolitiques. Dans plusieurs pays et régions, la violence universelle des diktats néolibéraux a débouché sur la décomposition du tissu social, des crises de régime aigües, voire des soulèvements populaires, mais aussi de dangereux développements contre-révolutionnaires. Bien des peuples paient d'ores et déjà un lourd tribut à la crise écologique globale – en particulier, mais pas seulement, le réchauffement climatique – qui ne cesse de s'aggraver.

## Nouvelle galaxie impérialiste

Premier constat, la situation est aujourd'hui bien différente que de celles qui prévalaient au début du XXe siècle ou durant les années 1950-1980. Notons en particulier :

a) Une modification profonde et une diversification du statut des impérialismes traditionnels : „superpuissance“ étatsunienne ; échec de la constitution d'un impérialisme européen intégré ; „réduction“ des impérialismes français et britannique ; subordination (momentanément encore) maintenue des puissances nipponne et allemande ; crises de désintégration sociale dans certains pays occidentaux (Grèce) appartenant historiquement à la sphère dominante...

b) L'affirmation de nouveaux (proto)impérialismes – à commencer par la Chine qui s'impose actuellement comme la deuxième puissance mondiale, mais sans ignorer le cas particulier de la Russie.

c) D'importantes modifications dans la division internationale du travail, avec la



Source: matiere-et-revolution.com

„financiarisation“ de l'économie, la désindustrialisation de divers pays occidentaux, en particulier européens, un recentrage de la production mondiale de marchandises en Asie notamment – sans négliger pour autant le fait que les États-Unis, l'Allemagne, le Japon restent des puissances industrielles majeures.

d) Un développement inégal de chaque impérialisme, fort en certains domaines, faible en d'autres. La hiérarchie des États impérialistes est en conséquence plus complexe à établir que par le passé. Les États-Unis restent évidemment n°1 ; ils sont le seul pays à pouvoir prétendre à la puissance en quasiment tous domaines, mais ils n'enregistrent pas moins un déclin relatif sur le plan économique et ils éprouvent les limites de leur pouvoir mondial.

## Instabilité géopolitique chronique

Deuxième constat, la mondialisation capitaliste n'a pas donné naissance à un „nouvel ordre“ international stable ; bien au contraire.

On assiste à une recrudescence de la compétition intercapitaliste. Sur le plan géopolitique, nouvelle venue, la Chine exige d'entrer dans la cour des plus grands. La Russie intervient dans sa zone d'influence élargie (Syrie). Le gouvernement japonais tente de réduire sa dépendance militaire

envers les États-Unis et de se libérer des clauses pacifistes de la Constitution nipponne. Sur le plan économique, la concurrence se fait vive, la liberté de circulation accordée aux capitaux permettant même à des „sous-impérialismes“ d'entrer en lice au-delà de leur sphère régionale. Sur le plan idéologique, les classes dominantes font face à une crise de légitimité et, bien souvent, à d'importants dysfonctionnements institutionnels – elles perdent le contrôle de processus électoraux y compris dans des pays clés comme les États-Unis (victoire de Trump aux primaires républicaines) ou le Royaume-Uni (victoire du Brexit). L'état de guerre est permanent. La crise écologique globale fait déjà fortement sentir ses effets. Dans diverses parties du monde, la toile sociale se déchire. Les catastrophes humanitaires et les mouvements forcés de population atteignent un niveau sans précédent depuis la Seconde Guerre mondiale. Les peuples paient d'un prix exorbitant l'imposition du nouvel ordre néolibéral. L'actuelle crise chronique a des causes multiples.

## Niveau sans précédent de financiarisation

Le développement du capital dit „fictif“, inhérent au capitalisme moderne, a pris ces dernières années des proportions considérables. Sans que le lien soit rompu, il conduit à un degré supérieur d'éloignement



des processus productifs, alors que le lien entre prêteur initial et emprunteur initial se distend. La financiarisation a soutenu la croissance capitaliste, mais son surdéveloppement en accentue les contradictions.

Le système de la dette opère dorénavant au Nord comme au Sud. Il est un instrument clé de la dictature exercée par le capital sur les sociétés et joue un rôle directement politique, comme le cas de la Grèce le confirme, pour imposer le maintien de l'ordre néolibéral. De concert avec les traités de libre-échange, il bloque la mise en œuvre par un gouvernement de politiques alternatives permettant de sortir de la crise sociale.

La crise financière de 2007-2008 a constitué un véritable point tournant. Mettant à jour les contradictions inhérentes à la mondialisation capitaliste, elle a eu des conséquences majeures tant sur le plan politique (délegitimisation du système de domination) que social (très brutales dans les pays directement frappés) et des conséquences structurelles - avec notamment l'explosion des dettes. Elle est à l'arrière-plan des grands mouvements démocratiques qui émergent depuis quelques années (l'occupation des places), mais aussi de développements réactionnaires ouvertement antidémocratiques. L'envol des révolutions arabes, puis la brutalité de la contre-révolution dans nombre de pays de cette région, a contribué à créer une situation incontrôlée dans une vaste zone qui va du Moyen-Orient au Sahel - et au-delà dans une partie de l'Afrique sud-sahélienne.

## Mondialisation et crise de gouvernabilité

Les bourgeoisies impérialistes ont voulu profiter de l'effondrement du bloc soviétique et de l'ouverture de la Chine au capitalisme pour créer un marché mondial aux règles uniformes leur permettant de déployer à volonté leurs capitaux. Les conséquences de la mondialisation capitaliste ne pouvaient qu'être très profondes - démultipliées qui plus est par des développements que, dans leur euphorie, lesdites bourgeoisies n'avaient pas voulu prévoir.

Ce projet implique en effet :

a) De dessaisir les institutions élues (parlements, gouvernements...) du pouvoir de décision sur les choix fondamentaux en les obligeant à traduire dans leur législation des mesures décidées ailleurs : OMC, traités internationaux de libre-échange, etc. Il porte ainsi un coup de grâce à la démocratie bourgeoisie classique - ce qui s'est transcrit sur le plan idéologique par la référence à la „gouvernance“ en lieu et place de la démocratie. b) De rendre illégaux, au nom du droit prééminent de la „concurrence“, les

„modes appropriés“ de domination bourgeoise issus de l'histoire spécifique des pays et des régions (compromis historique de type européen, populismes de type latino-américain, dirigisme étatique de type asiatique, clientélismes redistributifs de multiples types...). En effet, tous érigent des relations modulées avec le marché mondial, donc des entraves au libre déploiement du capital impérialiste.

c) De subordonner le droit commun au droit des entreprises dont les États devraient garantir les profits envisagés lors d'un investissement, à l'encontre du droit de la population à la santé, à un environnement sain, à une vie non précaire. C'est l'un des enjeux majeurs de la nouvelle génération de traités de libre-échange qui complètent le dispositif constitué par les grandes institutions internationales comme l'OMC, le FMI, la Banque mondiale.

d) Une spirale sans fin de destruction des droits sociaux. Les bourgeoisies impérialistes traditionnelles ont en effet pris la mesure de l'affaiblissement et de la crise du mouvement ouvrier dans les pays dits du „centre“. Au nom de la „compétitivité“ sur le marché mondial, elles en profitent pour mener une offensive continue, systématique, pour détruire les droits collectifs acquis en particulier durant la période qui a succédé à la Seconde Guerre mondiale. Elles ne visent pas à imposer un nouveau „contrat social“ qui leur soit plus favorable, mais veulent en finir avec de tels accords et s'emparer de tous les secteurs potentiellement profitables qui, appartenant aux services publics, leur échappaient dans la santé, l'éducation, les régimes de retraite, les transports, etc.

e) Une modification du rôle assigné aux États et du rapport entre capitaux impérialistes et territoires. Sauf exception, les gouvernements ne sont plus les copilotes de projets industriels d'ampleur ou du développement d'infrastructures sociales (éducation, santé...). S'ils continuent à soutenir dans le monde „leurs“ transnationales, ces dernières (vu leur puissance et leur internationalisation) ne se sentent pas dépendantes de leur pays d'origine au même titre que par le passé : le rapport est plus asymétrique que jamais... Le rôle de l'État, toujours essentiel, se resserre : contribuer à instaurer les règles universalisant la mobilité des capitaux, ouvrir tout le secteur public aux ap-



Un hôpital près d'Alep détruit par l'aviation russe

pétits du capital, contribuer à détruire les droits sociaux et à maintenir sa population dans les clous.

Une classe ne domine pas durablement une société sans médiations, compromis sociaux ; sans des sources de légitimité qu'elles soient d'origine historique, démocratique, sociale, démocratique, révolutionnaire... Les bourgeoisies impérialistes liquident des siècles de „savoir-faire“ en ce domaine au nom de la liberté de mouvement du capital, alors que l'agressivité des politiques néolibérales déchire le tissu social dans un nombre croissant de pays. Que, dans un pays occidental comme la Grèce, une grande partie de la population se voit privée de l'accès aux soins et aux services de santé en dit long sur le „jusqu'au-boutisme“ des classes dominantes européennes.

La particularité du capitalisme mondialisé, c'est qu'il semble s'accommoder de la crise comme d'un état permanent : elle devient consubstantielle au fonctionnement normal du nouveau système global de domination.

## Nouveaux (proto)impérialismes

En Chine, une nouvelle bourgeoisie s'est constituée de l'intérieur du pays et du régime, via principalement la „bourgeoisification“ de la bureaucratie, cette dernière s'autotransformant en classe possédante par des mécanismes que l'on connaît bien maintenant. Elle s'est donc reconstituée sur une base d'indépendance (héritage de la révolution maoïste) et non pas comme une bourgeoisie d'émblée organiquement subordonnée à l'impérialisme. La Chine est

ainsi devenue une puissance capitaliste, par ailleurs membre permanent du conseil de sécurité de l'ONU avec droit de veto (toutes choses vraies aussi pour la Russie), même si sa formation sociale, héritée d'une histoire très spécifique, reste originale.

Peut-on la qualifier de nouvel impérialisme ? La Chine étant devenue la deuxième puissance mondiale, il paraît de plus en plus difficile de lui dénier ce statut, quelles que soient par ailleurs les fragilités du régime actuel et de son économie. Ainsi la compétition entre puissances capitalistes se ravive avec l'affirmation de la Chine surtout, mais aussi de la Russie, en Europe orientale et au Moyen-Orient. Il s'agit bien de conflits entre puissances capitalistes, donc qualitativement différents de ceux de la période antérieure.

Il n'y a pas seulement une crise de légitimité des classes dominantes, mais aussi une crise idéologique. Elle se manifeste dans l'ampleur de la crise institutionnelle, quand les „mauvais“ candidats s'imposent envers et contre l'establishment, quand l'élection elle-même perd toute crédibilité aux yeux d'une portion croissante de la population. Faute de pouvoir y répondre, elles vont toujours plus recourir au „diviser pour régner“, usant du racisme, islamophobie et antisémitisme, de la xénophobie et de la stigmatisation, que ce soit des Coréens au Japon ou des Afro-descendants aux USA et au Brésil, des musulmans en Inde, des chiites, sunnites ou chrétiens en pays musulmans...

## Nouvelles extrêmes droites, nouveaux fascismes

L'une des premières conséquences de la phénoménale puissance déstabilisatrice de la mondialisation capitaliste est la montée tout aussi spectaculaire de nouvelles extrê-

mes droites et de nouveaux fascismes à base (potentielle) de masse. Certains prennent des formes relativement classiques, comme Aube dorée en Grèce, ou se logent dans de nouvelles xénophobies et replis identitaires. D'autres naissent sous la forme de fondamentalismes religieux, et ce dans toutes les „grandes“ religions (chrétienne, bouddhiste, hindouiste, musulmane...), ou „national-religieux“ (extrême droite sioniste)... Ces courants représentent aujourd'hui une menace considérable dans des pays comme l'Inde, le Sri Lanka, Israël ou ont été capables d'influencer la politique de gouvernements aussi importants que celui des États-Unis (sous Bush). Le monde musulman n'a donc pas le monopole en ce domaine ; mais il y a pris une dimension internationale particulière, avec des mouvements „transfrontaliers“ comme l'État islamique ou les talibans (voir la situation au Pakistan), des réseaux se connectant plus ou moins formellement du Maroc à l'Indonésie et au sud des Philippines.

Ce sont des courants d'extrême droite et contre-révolutionnaires. Ils ont ainsi contribué à porter un coup d'arrêt à la dynamique des révolutions populaires nées du „printemps arabe“. Ils n'ont le monopole ni de la violence extrême (voir le régime Assad !) ni de la „barbarie“ (l'ordre impérialiste est „barbare“) Mais ils exercent sur la société un contrôle et une terreur venue „d'en bas“ qui rappelle en bien des cas les fascismes de l'entre-deux-guerres avant qu'ils n'accèdent au pouvoir.

Comme tous les termes politiques, celui de fascisme est souvent galvaudé ou interprété de façons diverses. Comment évoluent les mouvements fondamentalistes et les extrêmes droites nationalistes, lesquels peuvent être qualifiés de fascistes ou non - par exemple dans des pays comme le Pakistan (la mouvance talibane) ou l'Inde (RSS), en sus de l'État islamique par exemple ?

„Théofascisme“ pourrait être un terme générique utilisé pour ce type de courants, toutes religions incluses. Cette remontée des droites réactionnaires est favorisée par l'idéologie sécuritaire prônée aujourd'hui par les gouvernements bourgeois au nom du combat contre le terrorisme ou l'immigration „illégal“. En retour, lesdits gouvernements utilisent les peurs ainsi nourries pour durcir l'État pénal, instaurer des régimes de plus en plus policiers et faire accepter des mesures liberticides : ce sont les populations entières qui sont maintenant traitées comme „suspectes“, soumises à surveillance.

## Un monde de guerres

Nous n'allons probablement pas vers une troisième guerre mondiale sur le mode des Première et Seconde, car il n'y a pas un conflit pour le repartage territorial du monde au sens qu'il avait dans le passé. Mais les facteurs de guerre sont très profonds et divers : nouveaux conflits interpuissances, concurrences sur le marché mondial, accès aux ressources, décomposition de sociétés, montée de nouveaux fascismes échappant au contrôle de leurs géniteurs, effets en chaîne du chaos climatique et des crises humanitaires de très grande ampleur...

On est entré de plain-pied dans un monde de guerres (au pluriel) en permanence. Chaque guerre doit être analysée dans ses spécificités. Nous sommes confrontés à des situations très complexes, comme aujourd'hui au Moyen-Orient où, dans le cadre d'un théâtre d'opérations unique (Irak-Syrie), s'emboîtent des conflits aux caractéristiques spécifiques (Kurdistan syrien, région d'Alep, etc.). Cette situation de guerres en permanence ne concerne pas que les conflits internationaux. Elle caractérise même la situation interne de pays d'Afrique ou d'Amérique latine, comme le Mexique.

### Deux notes collatérales

1) Politiques néolibérales, guerres, chaos climatique, convulsions économiques, décompositions sociales, violences exacerbées, pogromes, effondrement des systèmes de protection sociale, épidémies ravageuses, femmes réduites en esclavage, migrations forcées : enfants mourant lentement de soif abandonnés avec leurs parents au milieu du Sahel... Le capitalisme triomphant, débridé, accouche d'un monde où les crises humanitaires se multiplient, provoquant des souffrances inimaginables pour qui ne les a pas vécues - innommables pour qui les a vécues.

2) Le présent texte s'insère dans un ensemble de considérations analytiques et d'articles publiés notamment dans kulturissimo. Voir : „L'engrenage mortifère“ (mai 2016), „Guerres, impérialismes et terrorisme“ (avril 2016), „Sensinelles et bifurcations historiques“ (janvier 2016), „Impérialismes et TTIP“ (décembre 2015), „Migration, guerres et chaos“ (novembre 2015).



Chères questions et affirmations gratuites

# Blabla Fiction

**Paul Hemmer**

Homo sapiens se raconte des histoires et essaie de se donner des lois. L'imagination humaine a toujours été au pouvoir.

Dieu..., argent..., principes d'ordre imaginés par le cerveau le plus complexe sur Terre.

Religion, finance, littérature, législation... si la fiction est bonne, elle traverse les temps et les générations.

Le monde humain est un monde fait de fiction.

Fiction? Rêves et mensonges, ou approximations si vous préférez.

La fiction est une chose, la confiance qu'on lui accorde en est une autre.

Jusqu'à un certain âge nous croyions au père Noël.

Des adolescents très simples croient à Batman, Superman, Spiderman.

Des milliards d'adultes croient à Dieu le Père, Allah, Yahvé.

Quelle est la fiction la plus opérante aujourd'hui, la religion ou la finance?

Les financiers sont de nouveaux théologiens, ils vendent du vent.

Les produits financiers sont des produits de fiction, des romans au mieux, au pire des articles de foi.

Les bulles ne sont pas toutes du Pape.

Bon sens ou religion. Réalité ou fiction. Economie ou finance. Un toit pour habiter ou châteaux en Espagne?

Le succès des religions et des finances, grâce à ou malgré leur nature fictive?

La fiction fait rêver. Les rêves font agir. Que ne le fait le bon sens?

Le bon sens est barbant. La fiction est gratifiante.

Des fictions qui font avancer le monde? Les théories scientifiques, les inventions techniques.

Nos instincts ne sont pas fictifs, mais combien d'illusions ne bâtissons-nous sur eux!

La raison, un imaginaire comme les autres? Là aussi il y a des degrés de vrai-

semblance, de vérité, d'efficacité.

La vérité est loin d'être la plus efficace dans l'immédiat, mais à la longue si.

Ni la cosmogonie, ni la philosophie ne peuvent plus se concevoir ni se pratiquer sans la science.

La religion produit de la littérature, la science produit de la littérature, mais d'un genre bien différent.

Est science ce qui permet des prévisions. Est religion ce qui permet des espoirs.

Jouir de l'imaginaire, jouir du réel. Jouissances identiques?

Souffrance et joie imaginaires sont aussi douloureuse et gratifiante que les réelles.

La réalité n'est pas toute donnée, elle est aussi construite. Elle est pour moitié imaginaire.

L'art est lieu de 1001 libertés et contraintes, la réalité aussi.

La littérature n'est-elle pas un mensonge qui aide à vivre?

Les conteurs et les acteurs mènent le monde, surtout hors littérature.

La liberté de l'imaginaire? Dans la mesure où elle est à contre-courant.

Le cerveau sert surtout à calculer et à reproduire. Une petite extrémité, le cerveau préfrontal, sert à imaginer du nouveau.

Ce que nous appelons pensée est l'intégration par le cerveau d'une multitude de calculs du cœur, du bas-ventre, des pieds, que sais-je?

Comment prévoir la fiction? En la créant nous-mêmes.

Pourquoi le nouveau ne serait-il pas aussi

naturel que l'ancien? Que des prolongements de l'homo sapiens.

L'inertie, le manque d'imagination, le manque de compréhension nous font distinguer le naturel du culturel.

Y aurait-il des sciences naturelles, des techniques naturelles et d'autres non naturelles?

Y aurait-il une morale naturelle, des mœurs naturelles et d'autres non naturelles?

Libre à nous d'imaginer de nouvelles règles pour vivre ensemble, une nouvelle convivialité.

La morale croit se draper somptueusement tout en ne portant que les oripeaux des us et coutumes.

La destruction est aussi naturelle que la construction.

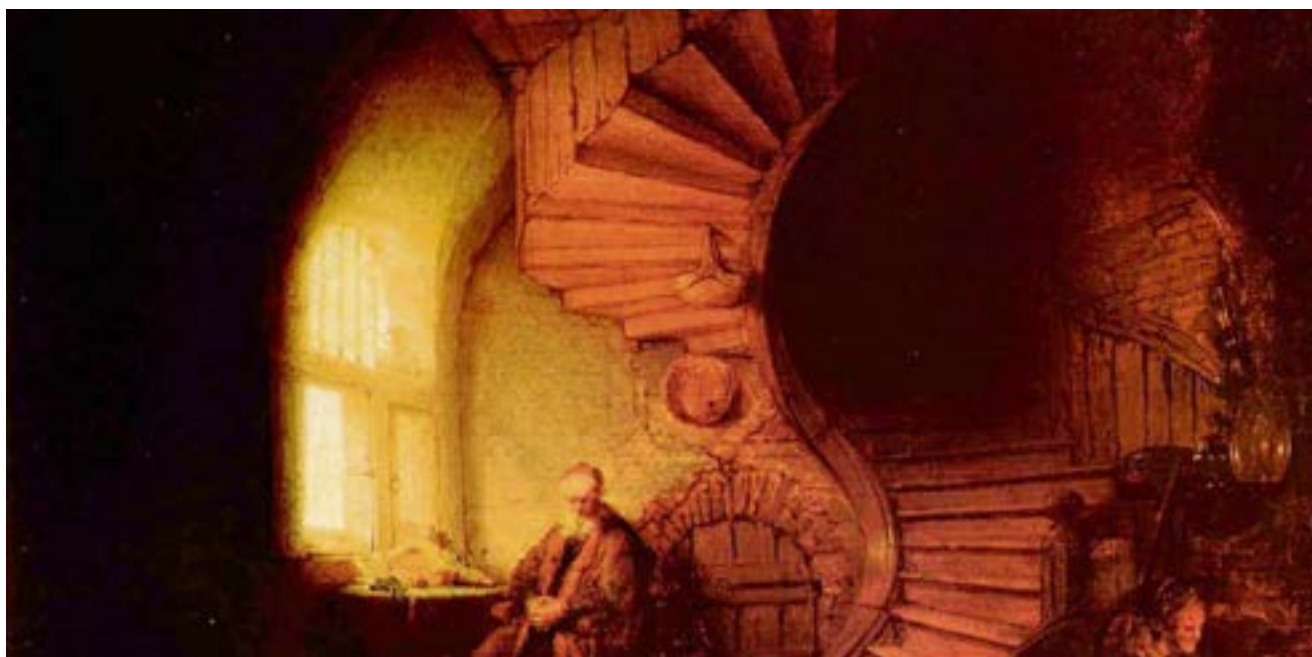
Les robots que nous avons imaginés nous enlèveront la corvée du travail.

Alors, nous aurons le loisir de rêver, imaginer, penser, créer...

Ou de nous chamailler et tuer par robots interposés.

## Erratum

Dans le dernier numéro, la photo de Michel Serres a été attribuée erronément à Paul Hemmer. Nous prions aux intéressés d'accepter nos excuses.



Billet de Crète

# Les Mémoires qui sapent la Grèce

Iraklis Galanakis

Au lieu d'aider la Grèce à sortir de la crise, les politiques imposées par la Troïka (Commission européenne, BCE et FMI) ne font qu'enfoncer le pays encore plus. La population grecque est en baisse, sa santé se dégrade, ses jeunes diplômés s'en vont chercher un meilleur avenir ailleurs, ses entreprises ferment ou se délocalisent.

La Grèce est affaiblie - et la Turquie, ami et allié au sein de l'OTAN, saisit l'occasion pour contester la souveraineté du pays sur ses îles de la mer Égée. Est-ce ainsi que depuis la chute du Mur de Berlin les partenaires européens traitent un pays de l'UE en difficulté? Eh oui. Comme jadis on traitait les colonies.

Selon une étude indépendante réalisée sous l'autorité du professeur Giannis Tountas de la Faculté de Médecine, „la Grèce rétrécit et tombe malade“.

La population grecque est en régression constante depuis 2010, les causes principales en étant la baisse de la natalité et l'émigration: 100.000 naissances annuelles en moins depuis 2013, la première fois qu'on observe un tel phénomène depuis que des registres ont commencé en 1932. Entre 2010 et 2015 le nombre d'émigrants a dépassé celui des immigrants - ce qui n'était plus arrivé depuis les années 1970.

Il n'est pas surprenant que les effets de la crise sur la santé sont plus graves chez les plus démunis; mais on a aussi constaté une dégradation générale de la santé publique: des soins médicaux réduits ou inexistantes, surtout pour les chômeurs et les retraités; l'accès aux médicaments difficile; l'augmentation des dépenses dans la médecine privée... Toutes les catégories sociales sont obligées de mettre la main à la poche.

Le problème des maladies mentales s'est empiré: En 2014, 4,7% de la population souffrait de dépression, une augmentation de 80,8% par rapport à 2009. Avant la crise on comptait 370-400 suicides par an; depuis 2010, le nombre en a augmenté de 39,5%, pour atteindre 533 suicides en 2013. Les causes: le chômage, la baisse des revenus et la récession. Le pourcentage des gens déclarés malades a augmenté de 24,2% entre 2009 et 2014; les cas de SIDA parmi les toxicomanes sont plus nombreux depuis l'arrêt du programme de distribution gratuite de seringues.

Des experts en santé, comme le professeur Dimitris Anagnostopoulos, directeur d'une clinique de pédopsychiatrie, font état

d'„une très grande augmentation de dépression et d'autres maladies mentales chez les enfants.“ Les hôpitaux pédiatriques ont été obligés de doubler le nombre de lits pour y faire face; en plus, le manque de personnel et de services de psychiatrie dans les hôpitaux de province oblige les parents d'amener leurs enfants à Athènes.

Le professeur observe aussi que 30% des appels enregistrés au numéro de secours pour dépressifs proviennent d'adolescents inquiets pour leurs parents et qui veulent les aider. En général, il constate que la crise économique prolongée provoque chez une majorité des Grecs des sentiments de profonde tristesse et de désespoir.

Bien que le gouvernement SYRIZA ait essayé d'offrir des soins et des médicaments à tous, le manque de moyens financiers créé par les restrictions budgétaires de la Troïka ont rendu impossible l'accès généralisé.

L'Organisation nationale des travailleurs dans les hôpitaux publics (POEDIN) a réalisé une enquête panhellénique sur la situation réelle, aussi bien en moyens qu'en personnels. Cette enquête a soulevé, entre autres, le problème des ambulances: certaines sont surannées, d'autres ont besoin d'être réparées, sans que les moyens existent pour le faire: il arrive même qu'une ambulance tombe en panne durant un transport de malade, obligeant les familles à se rabattre sur des transports de fortune: une bête, un camion, un bulldozer même. Certaines îles n'ont pas d'ambulances, ou s'il y en a, le personnel manque pour les conduire.

La Grèce se trouve diminuée et malade; le pays est bien plus pauvre qu'avant les Mémoires que la Troïka - et surtout le gouvernement allemand qui dicte sa loi - a infligé à la population grecque et qui servent l'économie et le projet d'une Europe allemande. L'ex-entreprise de Télécommunications, OTE-COSMOTEL, achetée pour des miettes de pain par la „Deutsche Telekom“, a eu comme bénéfice en 2015, selon les estimations de ses employés, un milliard, 300 millions euros - somme qui ira



Amiras, Crète: Mémorial aux victimes des massacres de septembre 1943. Giannis Parmakelis

dans les caisses du pays „pauvre“ qu'est l'Allemagne. Cette situation ne sert ni une Europe pour et par tous, ni à long terme, la paix. Les Grecs le savent bien et continuent à en souffrir de façon atroce.

En visitant récemment un musée d'histoire et de culture populaire, un vieil ami m'a raconté l'histoire d'une œuvre créée par un sculpteur populaire, qui raconte l'histoire d'un père du village de Viannos qui, avec d'autres villages, a été victime d'un massacre par les forces d'occupation allemandes en septembre 1943.

„Le père, qui habite en dehors du village, voit les Allemands rassembler les habitants du village et prend peur. Avec ses trois enfants, il quitte le village et se cache dans une baraque, avec ses enfants et son âne. Peu de temps après, il entend retentir des coups de feu: des habitants du village, enfants, vieux, femmes et hommes, ont été fusillés. Il se croit en sécurité, mais bientôt il voit des soldats allemands s'approcher de sa baraque. Il cache tant bien que mal ses enfants et s'en va trouver une cachette dans les montagnes. Après un petit moment il entend des tirs. Les soldats ont tué son âne, pense-t-il. Une fois les soldats partis, il descend et retrouve son âne sain et sauf et ses enfants morts. Il les place sur l'âne et retourne au village, où il défile avec ses trois enfants morts sur son âne. Les soldats allemands le saluent. C'est cette image que l'artiste a sculptée dans sa pierre.“

La Crète, comme toute la Grèce, est pleine de monuments aux morts, dédiés à des personnes qui ont résisté au nazisme.

Quand finirons-nous de payer le prix de cette résistance?



Gramma apo tin Ellada

# Abgesprungen vom Geldkarussell

Linda Graf

Bob der Fotograf. Der Skipper. Der Ladenbesitzer. Er kommt auf seinem Motorrad angebraust, Rebel hat er es getauft. Sein Lächeln ist freundlich, schelmisch, sein Gelächter ansteckend. Bob versprüht gute Laune, seine Anekdoten sind zum Totlachen. In seinem Wäschekorb findet er ein Nest mit Rattenbabies vor.

Ein Ziegenbock frisst den Schaumstoff aus seinem Motorradsitz. Letzten Sommer verschwanden seine Hühner, eins nach dem anderen. Er konnte sich nicht erklären, wo sie abkamen, bis er einen Hahnenfuss aus dem Maul des Schweines ragen sah, das im selben Gehege wie das Federvieh untergebracht war. Heute Morgen sammelte er Eier im Hühnerstall ein, legte sie auf den Stuhl vor der Haustür. Im Haus steckte er das Brot in den Toaster, wollte die Eier zum Braten holen. Doch die waren jetzt weg. Verschwunden. In London hatte er ein Fotolabor namens Harlekin gegründet, das in Kürze zu einem erfolgreichen Imperium auswuchs. Bob fotografierte Models für Hochglanzmagazine, an den Wochenenden schoss er Hochzeitsfotos von Paaren aus der Londoner Oberschicht. Er stellte zunehmend Personal ein, arbeitete jeden Wochentag, machte dabei ein Vermögen. Ich hatte Geld wie Heu, sagt Bob, doch glücklich war ich nicht. Die Triebfeder meiner Anstrengungen war niemals das Geld gewesen, sondern die Umsetzung einer Idee in die Wirklichkeit. Jetzt, da Bob sich bewiesen hatte, dass er ein erfolgreicher Businessmann war, dass er mit der Fotografie seinen Lebensunterhalt verdienen konnte, jetzt verlor er das Interesse an Glitzer, Glimmer und an Smalltalk. Er strebte nunmehr nach einer Lebensethik, die nicht ausschließlich auf Arbeit, Stress und Oberflächlichkeiten, sondern auf einen tieferen Sinn, auf die Freude am Leben gründete. Daher der stündlich getroffene Entschluss, sein erfolgreiches Fotolabor aufzugeben, ein Segelboot zu kaufen, und sich nach Griechenland aufzumachen. Carlo, sein achtzehnjähriger Sohn, schloss sich ihm an. Das war vor siebzehn Jahren. Am Ionischen Meer fand Bob zu seiner ursprünglichen Motivation, zur Lust und Freude am Fotografieren zurück. Da ist das einzigartig griechische Licht, schwärmt Bob, die gelben Fischernetze, die bunten Kähne, die blaugrünen Farbnuancen des Meers. Fortan schoss er Familienfotos von Urlaubern. Er eröffnete einen Laden mit Fotolabor,



Bob hat London verlassen und lebt seit Jahren in Griechenland

und gab den Laden wieder auf. Carlo, genauso wie sein Vater, stellt immer wieder seinen Einfallsreichtum und seine Flexibilität unter Beweis, wenn es darum geht, einen Job aufzugeben und ein neues Geschäft anzugehen. Einen Sommer über verdiente Carlo sein Geld mit der Produktion von Fleisch- und Gemüsepasteten, die er erfolgreich an die hiesigen Hotels und Supermärkte verkaufte. Dann schulte er sich in der Zubereitung von drei Wurstsorten, die so beliebt im Ort wurden, dass er kaum mehr mit der Produktion nachkam. Genauso wie im Fall seines Vaters liegt der Schwerpunkt der Herausforderung mehr auf der Planung und Gründung eines neuen Unternehmens, als auf der Geldeinnahme. Die Würste verkaufen sich gut, sagte Carlo beim Zusammensitzen im Kafonion, es ist an der Zeit, was Neues anzugehen. Zusammen mit seinem Vater eröffnet er ein Kleider- und Geschenkgeschäft im Hafenort am Ionischen Meer. Um Kleider und Schmuck einzukaufen, reist Carlo den

Winter über nach Indien, Honduras und nach Nicaragua. Vor Beginn der Touristensaison richten Vater und Sohn den Laden ein. Den Schmuck legen sie auf weißen Kieselsteinen aus, die beide am Strand eingesammelt haben, die Schals sind auf Holzpaletten drapiert. Die gesamte Einrichtung besteht aus Strandgut: originell, ästhetisch, mit geringstem Kostenaufwand. Hängematten aus Nicaragua baumeln von der Decke. Beleuchtet wird der Laden mit Glühbirnen, die Bob an kunstvoll verknoteten Hanfseilen anbringt. Auch bedruckt Bob jetzt T-Shirts für Touristen; mit Fotoaufnahmen, mit Aufschriften nach Wunsch. Carlos T-Shirt ist mit einem Wurstgesicht bedruckt: Get Carlos Sausage. Denn nebst dem Laden stellt Carlo weiterhin die begehrten Würste her. Bobs T-Shirt trägt die Aufschrift Unathletic. Doch zum Bedauern der Einwohner, die es sich zur Gewohnheit gemacht haben, auf einen Plausch bei Bob und Carlo vorbeizugehen, schließen Vater und Sohn auch diesen Laden. Die Einnahmen decken gerade mal die Miete. Die Kaufgewohnheiten der Touristen, sagt Bob, haben sich in den letzten Jahren verändert. Wohl geben sie Geld für ihren Segelurlaub aus, nicht aber mehr für Kleider und Schmuck.

Statt dem Krisenland unter die Arme zu greifen, kaufen sie T-Shirts, Sandalen und Shorts für zwei, drei Euros in Geschäftsketten ein. Die Kooperationen, die Supermarkt- und Kleidergeschäftsketten ersticken den lokalen Markt und Kleinhandel. Ich bin vom Geldkarussell abgesprungen, sagt Bob. Das Geld, das ich nunmehr mit der Fotografie und dem sommerlichen Skippern verdiene, reicht aus, um über die Runden zu kommen. Regrets I have a few, singt Frank Sinatra, doch mein Leben in Griechenland hat mich wichtige Dinge gelehrt. Ich bin nicht wohlhabend wie zuvor, in London. Ich lebe in einem kleinen Haus, ich richte es so ein, dass mein über die Touristensaison eingebrachtes Geld fürs ganze Jahr ausreicht. Wird das Geld knapp, so lebe ich genügsam, ich kaufe nichts, ich gehe nicht aus. Die Sache ist die: mir gefällt der griechische Lebensstil, die Begegnung mit interessanten Menschen. Hier kann man noch Mensch sein, hier in Griechenland lebe ich ein erfülltes Leben.

Brief aus Wien

# Friedhöflein Kahlenbergerdorf

Michèle Thoma

Gleich am Eingang zum Friedhöflein erinnert eine Tafel an die Seelsorgshelferin Maria Sturm. Nicht gerade häufig, dass die katholische Kirche eine Frau, logischerweise keine Würdenträgerin, würdigt. Sturm, im Oktobergold schön passender Name. Das Friedhöflein befindet sich inmitten von Weingärten, und an dem was hier wächst und gedeiht, kann der noch auf der Sonnenseite, der Bildoberfläche wandelnde Passant sich überall laben, überall rundum wird jetzt Sturm angeboten. Das ungestüme, süß gärende Getränk, der Frühling im Herbst. Federweißer heißt es in Luxemburg.

Der Friedhof nistet unterhalb des weiß gleißenden Leopoldsberges, hoch über der im Oktoberlicht metallisch blauen Donau. Hoch über dem erstaunlicherweise noch zu Wien gehörenden Kahlenbergerdörf. Unten im Dörf gibt es ein paar stattliche Häuser, ein paar in die Hänge sich krallende Heurige, leider kein einziges Geschäft mehr, dafür eine Gasse, die sich dem Verfall hingegeben hat. Bis jetzt, Kräne und Bagger sind eingezogen, Makler und Macher übernehmen, das Terrain ist Gold wert. In einem klösterlich ummauerten Hof kann man sich auf einer Holzbank dem Trunk hingeben, dazu ein gnädig vom stämmigen Wirt oder der genau so stämmigen Wirtin raus gerücktes Schmalzbrot verzehren. Eine Skulptur vor der kleinen Kirche gegenüber stellt Gundacker dar, den lachenden Pfaff vom Kahlenberg, laut Inschrift vor siebenhundert Jahren der geistliche Spaßvogel am Hof Herzogs Otto dem Fröhlichen. Gute Stimmung gibt es auch in der Kirche. Einem euphorischen Pfarrer assistiert vor einer sich freudig die Hand reichende und sich gegenseitig zunickende Gemeinschaft ein eben so motivierter Messdiener, mindestens achtzig.

Plötzlich steht die Weinberg-Vagabundin vor dem Gottesacker. Zielstrebige können auch den Weg hoch keuchen, immer dem Schild nach. Wie haben die Einwohner des an der Donau gelegenen Dörfles ihre Verblichenen nur hoch geschleppt? Todesmutig stößt sie das schwarze Eisengitter auf. Zwei Geflügelte baden vor der Aufbahrungshalle im Sonnenlicht. Eine mit ekstatisch zurück geworfenem Haupt, mit ekstatisch weit geöffneten Handflächen. Sie trägt ein revolutionäres Käppi, à la Che Guevara.

Ein einladendes Kichern kommt aus den hinteren Rängen, die Wandererin tritt nä-

her. In der ersten, in einer Logenposition gelegenen Grabstätte residiert solo und abseits vom Familiengrab ein vor ca. 10 Jahren verstorbener legendärer Besitzer eines legendären Nachtclubs. Das Zeitliche segnete er in einem vermutlich gesegneten Augenblick. Beim irdischsten und zugleich paradisesichsten Treiben überhaupt.

Ein Baumeister und ein Postamtsdirektor sind verewigt, auf einem Grabstein heißt es kryptisch „Kopal ruft“, ruhmreiches Jägerbataillon, 19. Jahrhundert, guggle ich.

Beim Nachbarn wird die liebe Heimat, das deutsche Riesengebirge, angerufen. Daneben ist vor geraumer Zeit Graf Apponyi von Arce Appony mit den Gräfinnen Arco auf Valley und Zenaide Gräfin Apponyi eingezogen. Beide Gräfinnen waren Sternkreuzordensdamen. Trägerinnen des sg. Frauenzimmersternkreuzerordens mussten acht adelige Urgroßväter väterlicherseits aufweisen und vier mütterlicherseits, bzw. einen Ehegatten ergattern mit mindestens 16 Ahnen! Trotzdem ist es nicht snob hier, auch wenn gleich daneben schon die Adresse vom Prinz von Liechtenstein ist. Die Adelsdichte auf diesem Fleckchen Erde ist wirklich hoch, auch Doktoren und Professoren sind überproportional repräsentiert. Zugleich ist er der unhierarchischste, nichts, was auftrumpft mit einem letzten Trumpf, nicht mal ein Villenviertel. Keine makabren Mini-Mausoleen, keine Gruselgrüfte, keine auf die Nachbarin herab schauenden Engel. Inmitten der Natur ist selbst die Upper Class bodenständig geblieben. Auf einem unscheinbaren Granitsteingrab steht Thurn und Taxis. Das Gottesackerchen hat etwas Intimes, beinahe Kuscheliges.

Gerade überlege ich mir, ob ich mich mit Henry Miller auf einer Bank unter einem Bäumchen niederlasse, da fällt der Schatten, das Donaublau verdüstert sich, die weißen Mauern am Leopoldsberg ergrauen. Das Kichern ist verschwunden, die Zeit der Wellness vorbye.



Friedhöflein Kahlenbergerdorf

Dann stehe ich vor einer letzten Ruhestätte, die ich beinahe übersehen hätte. Marisa Mell steht drauf. Sonst nichts. Ich sehe die Cover-Schönheit meiner Kindheit vor mir, katzenäugig, mit sinnlichen Lippen, wie man damals sagte. An die Filme der Schauspielerin erinnere ich mich nicht, aber an die Plakate, die Fotos, daran, was der Visconti-Star Helmut Berger erzählte, der in Rom Tür an Tür mit ihr gelebt hatte. Helmut Berger wohnt heute bei seiner Mutter in einer Salzburger Sozialwohnung. Eine Kerze steht auf ihrem Grab, sie erinnert mich an Kerzen aus dem Ein-Euro-Shop.

Der Friedhofsgast schaut, dass er weiter kommt, schlägt sich in die zum Teil noch immer nicht abgeernteten Weingärten, greift zu, es ist alles da. Sie hört ausgelassenes Lachen, ein Flüchtlingstrüppchen. Die Weingärten rundum Wien stehen ja größtenteils großzügig offen, ein Gesetz aus der Kaiserzeit billigt den Einwohner\_innen, zwar erst nach der Weinlese, die gleichen Rechte wie den Spatzen zu. Unkomplizierte Selbstbedienung.

„Es wird ein Wein sein, und wir werden nimmer sein,“ alte Wiener\_innen singen dieses Wienerlied, diese weise Altershymne, immer noch inbrünstig beim Heurigen.

Unterwegs im Weinberg des Herrn begegnen dem Friedhofsflüchtling immer wieder zwischen den Reben aufgestellte Buschenschanken. Sie trinkt einen Sturm, und noch einen.



Hausemers Kulturreisen (89. Etappe): Paraguay

# Land ohne Schienen

**Georges Hausemer**

Der imposante Hauptbahnhof von Asunción gilt als älteste Zugstation von ganz Südamerika. Doch seine Schienen sind nur sporadisch in Betrieb.

Die Hauptstadt Paraguays verfügt über einen wunderschönen, sorgfältig renovierten Bahnhof. Eine lange Reihe von Arkaden, flankiert von zwei Seitentürmchen, stützt das Dach. Oben thront ein imposanter Hauptturm. Auf den Schienen unter der filigranen Holzkonstruktion mit ihren schmiedeeisernen Verzierungen präsentieren sich eine Dampflokomotive aus dem Jahr 1861 und mehrere Waggons mit edler Ausstattung aus Teakholz, Messing und Plüsch.

Die Krux ist bloß: In der Estación Central del Ferrocarril, einer Mischung aus Kolonial- und neoklassizistischem Stil, stehen alle Räder still. Sämtliche Waggontüren sind verschlossen, es raucht kein Schlot mehr. Die eine Öffnung des Areals ist zugemauert, die andere versperrt ein meterhoher Metallzaun. Durch eine Seitentür aber kann man das Gebäude zumindest besichtigen. Am Eingang sitzt ein uniformierter Angestellter, der den seltenen Besuchern einen Prospekt in die Hand drückt, über die tragische Geschichte der paraguayischen Eisenbahn jedoch nichts Genaues zu erzählen weiß. Einige spärliche Informationen sind dem Faltblatt und einem fotokopierten Zettel mit den Abfahrtszeiten des „Tren del Lago“ zu entnehmen. So heißt der Ausflugszug, der seit 2004 zweimal monatlich die vierzig Kilometer zwischen dem Botanischen Garten am Rande von Asunción und dem Städtchen Areguá am Ypacaraí-See zurücklegt. Gezogen wird er von der angeblich weltweit letzten Dampflok, die noch mit Holz befeuert wird. Sie erreicht auf besagter Strecke eine Durchschnittsgeschwindigkeit von 15 Stundenkilometern.

## Diktator Stroessner trieb die Eisenbahn definitiv in den Ruin

Mehr hat Paraguay an Gleisen nicht zu bieten. Dabei gilt die Station in Asunción als der älteste Bahnhof von Südamerika. Hier begann Mitte des 19. Jahrhunderts die Eisenbahngeschichte des ganzen Kontinents. 1811 hatte das Land seine Unabhängigkeit von den Spaniern erklärt, 1813 war die Republik ausgerufen worden. Seit 1844 war

Carlos Antonio López an der Macht, der sich als Staatsoberhaupt zwar mit diktatorischen Machtbefugnissen ausgestattet hatte und im Inneren mit harter Hand regierte, die Wirtschaft des Landes nach außen jedoch öffnete und Anschluss an die Weltmärkte suchte. So erhielten der englische Architekt Alonso Taylor und sein italienischer Assistent Alejandro Ravizza 1851 den Auftrag, mitten in Asunción einen Bahnhof zu errichten. Das Gebäude wurde am 21. Oktober 1861 eröffnet. Zunächst konnten nur Passagiere von einem ans andere Ende der Stadt befördert werden. Zwei Jahre später ging die Strecke nach Areguá in Betrieb. Geplant war, fortan einheimische Industrieprodukte, Edelhölzer und vor allem Mate-Teeblätter in die Nachbarländer Argentinien, Brasilien und Uruguay zu transportieren. Dazu kam es nicht. Schon im darauffolgenden Jahr begann der Krieg gegen die aus ebendiesen Ländern gebildete „Triple Alianza“, der bis 1870 dauerte und mit einer verheerenden Niederlage für Paraguay endete. Die hochtrabenden Schienenpläne mussten begraben werden. Von einst 1,3 Millionen Einwohnern hatte nur ein Sechstel überlebt: 100.000 Frauen, 86.000 Kinder und 28.000 Männer, meist Alte und Invalide. Das halbe Land wurde zwischen Brasilien und Argentinien aufgeteilt, der Rest fiel in die Hände ausländischer Investoren.

Es dauerte bis 1910, ehe englische Geschäftsleute sich an die brachliegenden Schienenwege erinnerten. Sie gründeten die Gesellschaft Paraguay Central Railway und verlegten neue Gleise von Asunción in den Süden des Landes. Der Warentransport florierte. Jährlich wurden 200.000 Tonnen Soja, Reis, Weizen, Düngemittel und Herbizide in die Nachbarländer exportiert. Bis General Alfredo Stroessner sich



Foto: Georges Hausemer

Paraguay, ein Land ohne Züge: neue Busse vor dem alten Bahnhof in Asunción

1954 an die Macht putschte und 1961, genau hundert Jahre nach ihrer Gründung, auf die Idee kam, die paraguayische Eisenbahn unter dem Namen Ferrocarril Presidente Carlos Antonio López erneut zu verstaatlichen. In der Folge jedoch vergaß der Diktator, die nötigen Investitionen vorzunehmen, so dass das Unternehmen in den Ruin schlitterte.

1991, zwei Jahre nach Stroessners Entmachtung, begann man, über eine neuerliche Privatisierung der FCPCAL nachzudenken. Mit dem Resultat, dass der Schienenverkehr in Paraguay im Jahr 2000 vollends zum Erliegen kam und die Bahn Anfang 2002 in eine Aktiengesellschaft umgewandelt wurde. Den Großteil des verbliebenen Personals entließ man, die Schienen wurden als Alteisen oder gar als Schrott verkauft. Mittlerweile ist Paraguay schienenfrei, bis auf das Touristenbähnchen nach Areguá.

Von Georges Hausemer erschien unlängst eine neue Sammlung mit Reisegeschichten und -fotos: „Der Schüttler von Isfahan. Karawansereien“, copybarabooks 2016, 288 Seiten, EUR 22,95.

## Gado's comment on recent events

